A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

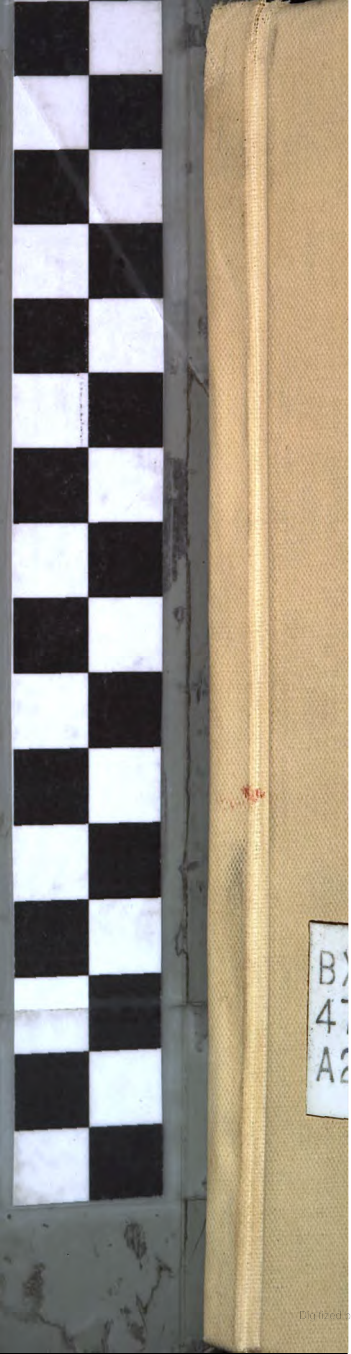
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


BX
47
A2
Digitized by Google

BX
4705
A2 Q5

Google

LIBRARY
OHIO STATE UNIVERSITY

Digitized by Google

Date Due

HISTOIRE
D'HÉLOISE
ET
D'ABAILARD

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR :

LES COURTISANES DE L'ANTIQUITÉ, MARIE-MAGDELEINE, — 3e edition. — 1 vol. in-8°.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [498]

Digitized by Google

Date Due

MARC DE MONTIFAUD, pseud.
Quinsonne de Montifaud, Marie Amélie
(Chartroux de Montifaud)

HISTOIRE

D'HÉLOÏSE

ET

D'ABAILARD

Couvre-moi de baisers,
Je rêverai le reste.
ÉLOYS A ABAILARD.

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

M DCCC LXXIII

Digitized by Google

BV 4705
.A2 G5

Digitized by Google

Date Due

INTRODUCTION

Je dis qu'on parlera de nous dans l'avenir.

SAPPHO.

Il y a dans l'antiquité cinq ou six personnalités de femmes, empruntées à la fiction ou à l'histoire, qui nous ont révélé les formes de la passion dans ce qu'elle a de plus dévorant et de plus formidable : Sappho, Phèdre d'Euripide, la magicienne de Théocrite, la Médée d'Apollonius de Rhodes, la Didon de Virgile, l'Ariadne de Catulle. A l'aube du christianisme, Marie de Magdala. Au moyen âge et au XVI^e *siècle, Éloys et sainte Thérèse. Dans ces deux dernières époques, surtout, les hétaïres*

Digitized by Google

religieuses, les belles filles de l'abbaye de Thélème, comme Rabelais désigne l'Église, auraient pu servir de types aux Phryné modernes.

Lorsque Éloys rappelle la figure de Francesca de Rimini, c'est surtout quand on ne voit en elle qu'une jeune bourgeoise enfermée dans cette chambre d'étude où retentissaient les vers d'Abailard.

Dante, au Vᵉ chant de l'Enfer, met dans la bouche de Francesca l'histoire du fameux instant où l'amour naquit entre elle et Paolo Malatesta. Ce vieux et immortel récit pourrait servir de cadre aux deux amants du XIIᵉ siècle.

« Un jour, dit Francesca dans le poëme d'Alighieri, nous lisions de Lancelot comment l'amour l'enserra de ses liens ; nous étions seuls et sans aucune défiance.

« Plusieurs fois cette lecture unit nos regards et décolora notre visage ; mais un seul moment nous vainquit.

« Quand nous lûmes comment les riantes lèvres désirées furent baisées par un tel amant, celui-ci, qui jamais de moi ne sera séparé,

« Tout tremblant me baisa sur la bouche... Ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant. »

Éloys connut-elle ou non le roman de Lancelot, écrit en latin avant d'être traduit en langue vulgaire ?

Quoi qu'il en soit, elle entendit du moins les vers de Catulle et d'Ovide ; la main de son

Digitized by Google

Date Due

jeune précepteur ouvrit pour elle les élégies de Properce. Un jour aussi, l'élève et le maître n'allèrent pas plus avant dans le livre, et ce fut en leurs yeux qu'ils achevèrent les pages commencées.

L'Héloïse de Rousseau ne porte en elle aucun des traits de feu de la véritable Éloys ; l'amour y est abdiqué dans la dévotion ; chaque élan de son cœur envers Saint-Preux est traversé d'une aspiration vers le ciel.

L'amante d'Abailard, au contraire, n'admet nul partage. Aucun des sentiments de l'héroïne de Jean-Jacques ne peut être comparé à cet amour qui s'en va sans cesse hors de ses gonds, et la réalité historique dépasse de toute sa force la corruption romanesque du philosophe de Genève.

Eloignée d'Abailard, Éloys possède une imagination assez puissante pour le revoir en tous les endroits qu'elle traverse. C'est lui qu'elle croit reconnaître officiant à l'autel; ce sont ses mains qui touchent ses lèvres pour y déposer l'hostie. Après les fréquentes excursions qu'Abailard fit au Paraclet, après ces haltes sous le même toit que sa maîtresse, les moindres sites qu'il avait contemplés, les meubles dont il s'était servi, durent captiver toute la mémoire de l'abbesse, et y laisser une empreinte inaltérable de celui qui s'éloignait. Ces vers de Pétrarque peuvent s'appliquer à la situation

Digitized by Google

d'Éloys restée en face de tous les objets qui avaient subi le contact du prêtre de Ruys : « Voilà le siége où il s'assit ; ici il marchait, et là il s'arrêta. Ici, d'un regard tendre, il me perça le cœur ; ici il me dit un mot, et là je le vis sourire. »

« Que je vous ai coûté cher ! » C'est l'exclamation poignante qu'Éloys laissera échapper. Elle se trompait : le secret instinct qui conduisit Abailard vers elle était comme le pressentiment qu'un tel amour suffirait à l'immortaliser. En vain la science réclamera ses droits, Abailard, avec tout l'échafaudage de ses formules aristotéliques, nous laissera froids. Un seul cri de son cœur vers le Paraclet, retrouvé dans ses lettres, et nous le voyons sortir du tombeau.

Ce n'est donc point Abailard le savant, le théologien, que nous avons essayé de peindre. C'est Abailard amoureux. Ce n'est point non plus une Éloys qui se contente « d'embaumer dans son cœur le souvenir de son amant » que nous avons voulu dévoiler, c'est l'argile terrestre soulevée par les sens en révolte. Rien de la prétendue pénitente qui n'aurait eu à pleurer qu'un crime imaginaire.

Maintenant si l'on nous accuse, comme on l'a déjà fait, d'avoir créé un huitième péché capital, nous répondrons qu'on n'a pas encore trouvé le secret d'appliquer à la littérature les commandements de Dieu.

Digitized by Google

Date Due

Ce livre n'est point fait pour les amateurs d'idées reçues qui s'effrayent dès qu'on passe sur « le ventre de leurs chimères », et vont au Père-Lachaise visiter ce qu'ils croient contenir les restes d'Éloys et d'Abailard avec la même foi que les pèlerins de Lourdes.

Un fait à remarquer dès qu'un livre apparaît, c'est cette petite coterie, heureusement très-restreinte, d'écrivains alarmistes qui se posent en disséqueurs de la parole et de la pensée. Les premiers, ils iront dénoncer la dépravation de certaines plumes, entre autres celle qui nous a donné la Femme de feu. *Ils porteront haut la perversité de quelques auteurs qui n'ont commis d'autre crime que de retarder la vente des ouvrages, dits vertueux, dans lesquels le couteau d'ivoire ne profanera pas les pages vierges.*

Voyez-les, criant à la porte des ministères, ces soi-disant évangéliseurs des masses, spirituels à la sueur de leur front : « Ce ne sont pas des théâtres, mais des écoles qu'il faut à la France ! » Est-ce à la férule d'un pion de collége qu'il appartient de proscrire l'art, et le vieux cri romain : « panem et circenses, » n'aurait-il plus d'écho?

Renfermés dans leur solide armure de préjugés, la poésie ne prendra jamais d'assaut ces eunuques de la pensée. Il leur faut le petit drame bourgeois, laborieusement conçu, qui permet d'entrer dans son lit à onze heures. Ils

Digitized by Google

réclament de la littérature les mêmes qualités émollientes qu'à un breuvage pour les goutteux. « Nous voulons être chastes (sic)*, disent-ils. La femme, si longtemps couchée sur l'oreiller capitonné de l'empire, ne saurait avoir accès en nos théories idéales. Nous n'aimons plus rencontrer dans une œuvre la peinture de ces pâles épaules aux moiteurs embaumées. Nous proscrivons le récit de ces effleurements de chair qui imprègnent l'être de voluptés prolongées, ces descriptions de rires d'amoureuses où l'on sent parfois courir la tempête, de regards s'appelant, se magnétisant d'un pôle à l'autre. Lettre morte que tout cela. » Pauvres renards, ils sont trop verts!*

Or ces messieurs qui jettent les hauts cris à l'image d'une jupe trop écourtée s'en vont à la Comédie française rendre visite aux seringues de M. Purgon, et préfèrent au spectacle d'une gorge nue les grimaces d'un vieillard que tourmente une médecine. Soit dit sans effleurer d'un trait la mémoire de Molière.

Nous n'essayerons pas de préciser, après d'autres plumes éloquentes, ce que c'est qu'un livre; mais ce que nous pensons devoir dire, c'est ce qu'un livre n'est pas.

Un livre ne pourra jamais entrer en concurrence avec ce soi-disant but utilitaire, que lui imposent des auteurs incorruptibles. Un livre ne sera jamais, du moins nous le croyons,

Digitized by Google

Date Due

une ventouse qu'on puisse appliquer aux sociétés malades pour les guérir. Ce n'est point non plus une boîte à pilules avec laquelle on peut administrer aux hommes la morale par petites doses, excepté pour ces étranges philanthropes qui rêvent actuellement de transformer l'art en un emplâtre pour les plaies humaines.

Non, un livre n'est point conçu dans l'officine d'une pharmacie. Le cabinet ou la mansarde dans lesquels il vient au monde ne sont hantés que par des visions délicates qui assiégent le penseur. L'artiste inconnu ou le riche lettré qui l'enfantent en polissent la forme avec le même amour. Souvent c'est un pan de draperie moulée qui suffit à éveiller dans l'esprit l'image des beautés secrètes qu'elle a dû couvrir, et chaque philistin de flétrir cette aspiration vers la perfection plastique, de convoitise brutale. Autant vaudrait faire le procès de Phidias parce qu'il a touché au marbre, ou celui de Périclès parce qu'il a disposé pour lui des fonds de la république, — la vraie, celle-là.

Si nous ne craignions de tomber dans des redites, nous essayerions de prouver que l'ancienne école a été tout aussi loin dans ses tentatives que ce XIX^e *siècle qu'on envoie à la lanterne pour cause d'immoralité. Nous sommes les fils de cette littérature qui a frappé haut et dru sur les pères, les maris, les bourgeois,*

Digitized by Google

les pudibonds. Il semble que de tout temps ces gens-là aient été destinés à être trompés. Que voulez-vous faire à cela? Cent ans après que Molière n'est plus, le Bartholo de Beaumarchais remplace encore Géronte et Arnolphe. Léandre s'appelle Almaviva, et la vertu de Rosine est taxée au même prix que celle d'Isabelle.

On dit que nous outrageons l'Église; mais dom Bazile était-il moins fripon que ces moines épicuriens du moyen âge dont nous écrivons l'histoire?

En vérité, de par tous les conciles passés et futurs, quand Molière et Beaumarchais sont si près de nous encore, dans toute leur puissance lumineuse, il serait malséant de coiffer sa vertu d'une perruque à trois marteaux.

Lorsque ce sera s'imposer une torture trop forte que d'assister chaque jour au petit lever de telle ou telle hétaïre en réputation, lorsque la laideur sera plus prisée que la beauté, lorsque le vers Cornélien cessera de révéler à l'oreille ses larges sonorités, lorsqu'enfin on préférera à quelques heures perdues dans le boudoir d'une grande artiste les émotions ineffables que peuvent faire naître en nous l'épicerie ou le perfectionnement des semelles en liége, alors tout sera dit. Ce sera l'instant de prendre le marteau des iconoclastes, de briser nos statues, de crever nos toiles, de raser le Louvre et d'y passer la charrue, d'éteindre les rampes des théâtres et

Digitized by Google

Date Due

d'ouvrir aux poëtes les portes des Quinze-Vingts. Alors on écrira pour épitaphe sur ce monde évanoui,— si toutefois il a une épitaphe : « Ci-gît des inutiles qui ont pensé, travaillé, rêvé. Ci-gît qui ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de s'enivrer avec la poésie, la femme et le temps perdu; l'heure d'une rénovation ayant sonné, l'on s'est débarrassé de toute cette engeance maudite qui a dû faire place aux souverains de l'avenir, aux équarrisseurs de bestiaux, aux fabricants de gomme élastique. »

Pour nous, qui croyons encore que les écrivains, les peintres et les poëtes n'en sont pas à l'extrême-onction, nous pensons qu'il n'est point d'un cœur corrompu de rechercher les noms et l'histoire de ceux qui ont aimé. Le voyageur qui est parvenu à déchiffrer une inscription sur un tombeau romain, ou qui apporte une poignée de glanes arrachées près d'un monument archéologique, peut se comparer au lecteur, au romancier ou au critique qui s'enfoncent avec délection dans ces arcanes mystérieux du moyen âge. A la fin il semble que les morts se réveillent et que les vieilles rues se peuplent d'habitants.

Si, dans l'histoire d'Éloys, l'auteur écarte ou rejette le vêtement de l'héroïne pour l'interroger plus à son aise en voluptueux contemplateur, c'est qu'avec sa beauté, comme cette pêcheuse du Cap à l'aigle, qu'a rencontrée Chateaubriand, la femme lui paraît tou-

Digitized by Google

jours assez vêtue pour le vent, la montagne et la mer. C'est qu'à travers la distance elle se fait marbre ou statue pour se révéler dans toute la nudité de ses lignes.

Nous ne voyons là aucune cause de déchéance pour l'humanité, rien qui puisse motiver la méchante humeur de quelques moralistes qui se traînent péniblement, ainsi que des asthmatiques, derrière les sociétés modernes, étendant leur parapluie devant le soleil, comme des condamnés à subir le printemps malgré eux.

Digitized by Google

Date Due

HISTOIRE
D'ÉLOYS
ET
D'ABAILARD

PORTRAITS D'ÉLOYS ET D'ABAILARD

COMMENT ABAILARD SE FIT AIMER

Aimez et faites ce que vous voudrez.
SAINT AUGUSTIN.

En amour, a dit Montaigne, il faut de la piqûre et de la cuisson; ce n'est plus amour s'il est sans flèche et sans feu. » Aussi, le désir, « attisé par la difficulté, » a-t-il dû s'aviver, surtout au fond du cloître; d'où il serait vrai de dire que les plus actives jouissances ne sont pas où nous les croyons, mais là où il leur est plus difficile de s'exercer. L'amour emprunte donc un reflet et une saveur particulière du site où il naît, du temps où il s'éveille; et c'est en l'endroit d'où il paraît pros-

Google

crit qu'il est surtout curieux d'en rechercher les ravages et les plaisirs.

Au XII^e siècle, l'une de ces figures traversées par le trait de feu de la passion fut la fameuse nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Cette nièce, si l'on en croit Papyre Masson, n'était autre que sa fille : il l'aurait eue d'une religieuse dont le nom est resté inconnu. Ardente, pleine de curiosités précoces, elle portait naturellement en son esprit cette soif de savoir dont M^me du Chatelet ne pouvait s'empêcher d'être dévorée à côté de Voltaire; et même, elle révélait déjà cette vivacité de désir qui devait la poursuivre jusqu'au fond de sa retraite, et qu'elle a rendue dans sa virulente expression, lorsqu'elle s'écriait emportée par la violence de ses souvenirs : « Quoique la grâce de la vocation semble être ici assurée par une clôture et par des vœux, quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches, cette sève d'Adam, qui monte insensiblement jusqu'au cœur, nous le corrompra si vous ne nous aidez à le conserver. »

Éloys avait donc senti fort jeune « cette sève d'Adam » monter en elle. L'époque où elle allait atteindre sa dix-huitième année était aussi celle qui devait fixer ses destinées. Un très-léger crayon d'Abailard suffit à faire justice de tous les portraits idéals des biographes romanesques, et celui qui devait être l'époux d'Éloys, ayant à justifier un choix semblable, se contente de dire

Digitized by Google

Date Due

de son élève « qu'elle n'était pas d'une beauté vulgaire, la dernière de son sexe en beauté, mais la première en érudition : *Cùm per faciem non esset infima, per abundantiam litterarum erat suprema.* »

Plus tard, il écrivait aux religieuses du Paraclet :

« Vous avez dans votre mère un véritable maître qui peut tout vous enseigner : aussi bien vous donner l'exemple des vertus que vous instruire dans les belles-lettres. Votre mère, en effet, ne possède pas seulement la langue latine, elle est encore versée dans les langues hébraïque et grecque. En ce siècle, c'est la seule qui ait ainsi la connaissance de trois langues, connaissance que saint Jérôme regarde comme une grâce merveilleuse. »

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, lui adressait ce portrait de sa vingtième année, dans la retraite qui dévora ses jours :

« Je n'avais pas encore franchi les bornes de l'adolescence et n'étais pas encore un jeune homme, lorsque j'ai entendu célébrer non pas votre religion, mais vos glorieuses et louables études. J'entendais dire à la même époque qu'une femme, encore enchaînée dans les liens du monde, s'adonnait avec ardeur à l'étude des lettres et de la philosophie, étude où vous avez surpasse toutes les femmes et vaincu presque tous les hommes. »

Digitized by Google

Villon, la faisant apparaître dans le brillant cortége des dames du temps jadis, ajoutait :

Ou est la très sage Eloys,
Pour qui fut chastré et puis moyne
Pierre Esbaillart, à Saint-Denis
Pour son amour eut cette essoyne.

Abailard ne nous donne pas une peinture en pied de la personnalité physique d'Éloys, en revanche, il a bien soin d'avertir la postérité qu'il possédait une perfection de formes lui permettant d'adresser indistinctement son hommage à toutes les femmes, et ne révèle pas peu de fatuité en déclarant que chacune se serait crue trop honorée d'avoir fixé un instant son regard.

Si la personnalité morale d'Abailard s'accentue toute vivante dans la correspondance d'Éloys, le moyen âge s'est chargé de transmettre le portrait de l'homme officiel.

Ainsi, la physionomie du jeune adversaire de Guillaume de Champeaux devait vivre dans la mémoire des masses en apparaissant sur quelques-uns des monuments gothiques qui suivirent le XII^e^ siècle. L'église Notre-Dame, de Poissy, possédait sur un de ses vitraux la figure de l'ancien moine de Saint-Denis. En la plaçant ainsi dans les sanctuaires de la foi, la théologie semblait admettre au rang de ses docteurs celui qu'elle avait tenté de foudroyer.

Ce vitrail, dont le dessin a été gravé dans le

Digitized by Google

Date Due

grand ouvrage des *Musées français*, d'Alexandre Lenoir, et dans celui de Beaunier et Rathier, représente Abailard agenouillé devant un prie-Dieu surmonté d'une croix d'or. Ses mains sont jointes; la tête est tonsurée; l'ovale du visage, très-rétréci au menton, implique une sorte d'amaigrissement dans les traits que communique l'austérité de la vie; l'ensemble de cette tête se découpe sur un fond bleu foncé. Le vêtement se compose d'une première tunique violetée, fendue au milieu de la cuisse, retombant devant et derrière, avec de larges manches ouvertes, et d'une seconde tunique verte. Cette seconde robe apparaît sous la première et couvre les jambes. Mais les manches serrées des bras ne peuvent lui appartenir, car elles sont d'un violet sombre. Les pieds ont des chausses jaunes. Enfin, sur une banderole rouge se détache le nom de *Petrus Baillart*, en lettres noires. L'A, qui manque, est dérobé, selon Guénebault, sous une partie du vitrail.

Mais il n'appartient qu'à celle qui partagea sa destinée d'en offrir une esquisse gravée à l'eau-forte de l'amour. Le plus puissant témoignage là-dessus est celui de cette belle infortunée qui, longtemps après sa séparation d'avec lui, implorant la faveur de contempler son visage, s'écriait : « Pourrais-tu voir ces yeux vifs, sans te rappeler tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes? Pourrais-tu contempler ce front majes-

Digitized by Google

tueux d'Abailard, sans être jalouse de tout ce qui verrait comme toi un homme si charmant? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans désir, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abailard ne peut être envisagée par une femme sans péril. »

Les écrivains modernes ont retouché ces esquisses du moyen âge sans rien dire de plus. Pope et Colardeau font des deux amants du XII^e^ siècle des héros fictifs, et l'on ne sait pourquoi c'est dans leurs œuvres que Chateaubriand vient rechercher la figure d'Éloys. MM. de Rémusat et Guizot ont donné de savantes études sur ces deux curieuses individualités; mais on ne retrouve point les types originaux, dans cette noble facture académique où se meuvent des personnages dont ils ont jugé à propos d'épurer les feux.

Lorsque Cousin a daigné nous dire qu'Éloys « aima comme sainte Thérèse et qu'elle écrivit comme Sénèque », il paraît oublier que la personnalité physique compte bien aussi pour quelque chose. M. Lenoir a essayé de nous faire croire à une empreinte moulée en plâtre des ossements qu'il n'a jamais possédée. C'est donc à l'esprit, aidé de la tradition, de refaire ces portraits, surtout celui d'Éloys resté inachevé.

Or, comme la chronique affirme que son précepteur aimait surtout en elle ce que les draperies du costume dérobaient à tous les yeux, il

Digitized by Google

Date Due

ressort de là l'idée d'une perfection plastique assez satisfaisante. On retrouve celle qui est désignée, *oper. Abailardi,* sous le nom d'*Adolescentula.*

L'historien la dépouille de ses vêtements comme le fit son maître Abailard, afin d'admirer toutes ses beautés secrètes. On revoit cette ligne du dos légèrement duveté, sculpturalement tracée entre les deux épaules, dont son amant devait suivre le trajet plus bas que la ceinture ; ce vaste renflement des hanches, cette poitrine lustrée dont les ardents battements firent plus tard craquer la guimpe de la religieuse. S'il est une femme qu'on puisse se représenter sans aucun voile, c'est bien celle dont les formes les plus cachées s'offriront toujours à nous dans l'attitude où la mettait son amant pour la fustiger.

Ainsi la légende et l'histoire sont d'accord en général pour affirmer qu'Éloys et Abailard possédaient l'un et l'autre un vif cachet de séduction, cette beauté qui n'a rien de grêle et d'affiné dans les lignes, mais qui renferme, dans une facture harmonieuse et large, un caractère puissant et vigoureux.

C'est sur un fait semblable que l'on peut inaugurer le commencement de cette liaison fameuse entre la fille de Fulbert et le jeune et célèbre professeur qui remplit de son nom le siècle de Louis le Gros.

Abailard était né au bourg de Palais, près de

Digitized by Google

Clisson, dans le diocèse de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Son père s'appelait Bérenger, sa mère, Luce. Les biographes ont voulu qu'en pressentiment de son futur génie, ses parents l'aient nommé *Abeilard,* exprimant par là qu'il naîtrait de son immense érudition une éloquence plus douce que le miel. Mais cette interprétation est purement poétique et ne s'appuie sur aucun fondement. Ayant achevé ce qu'on appelle aujourd'hui ses humanités, auxquelles se joignait la connaissance de l'hébreu, il vint à Paris terminer ses études sous Guillaume de Champeaux. Ce fut alors que surgit cette fameuse rivalité d'où Abailard devait sortir victorieux en quelques années. Seul parmi ses contemporains, il introduisit sur le terrain de la scolastique une vigueur de dialecticien que nul ne parvenait à faire reculer. Après divers incidents parmi lesquels il faut compter deux voyages faits en Bretagne, il l'emporta par la puissance de sa parole sur ses adversaires. A trente ou trente-cinq ans, il était le plus puissant chef d'école enseignant dans Paris.

Entre le nominalisme, représenté par l'évêque Roscelin, et qui n'accordait aux idées générales, hors de l'entendement, que le nom dont on se sert pour les exprimer, et la doctrine du réalisme soutenue par Champeaux qui tenait ces idées comme « substances réelles », il avait créé un système intermédiaire. Il fut en quelque sorte

Digitized by Google

Date Due

le rationaliste de son temps, en cherchant à introduire l'autorité du raisonnement philosophique dans la théologie. Abailard était donc un chercheur et un novateur, et c'est ce qui donnait à ses cours une immense vogue.

Où et comment connut-il Éloys ? d'où partirent les premières avances?

Éloys se glissa-t-elle, comme les bachelettes d'aujourd'hui, dans le quartier de l'Université d'où s'élevaient les accents de cette voix vibrante, que plus d'une jouvencelle chercha sans doute à entendre? L'histoire est présomptueuse avec toutes ses affirmations, et veut toujours accrocher une date précise sur tout chef-d'œuvre d'amour qui naît à une époque indéterminée de la vie d'un homme.

Quoi qu'il en soit, et de l'aveu d'Abailard qui sortait d'expliquer Ézéchiel en quittant l'école d'Anselme, de Laon, sa réputation le mettait sur un très-grand pied dans la maison de Fulbert. Il avait reçu les ordres et se trouvait pourvu d'un canonicat. Chose étrange, avec sa doublure de théologien, cet homme séduisait toutes les femmes. Ce docteur hébraïsant voyait la science diriger de son côté les cœurs des plus farouches, et volontiers chacune lui aurait dit :

Ah! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse.

Ce goût des équipées libertines, dorées par la politesse et l'éloquence, ces sens enfiévrés que

Digitized by Google

n'éteignaient pas les espérances de la prélature, le faisaient aspirer sans doute à la possession d'une femme. Si l'on en croit Abailard, ce fut lui qui, ayant entendu parler d'une jeune et savante fille nommée Éloys, tendit le piége où Fulbert se laissa tomber. Il lui offrit de lui payer une assez forte somme s'il consentait à le prendre en pension chez lui. Le chanoine, trouvant par ce moyen l'occasion de grossir son revenu, s'imagina aussi qu'il ferait compléter l'éducation de sa nièce par un homme d'une semblable renommée sans qu'il lui en coûtât une obole. Il accepta donc la proposition et supplia son hôte de donner quelques soins à l'instruction d'Éloys, déjà si profonde. En même temps, il lui céda tous ses droits sur elle, même celui de la châtier et de la fustiger au besoin pour la contraindre à l'étude. Abailard ne put s'empêcher d'exprimer la surprise qu'il en ressentit : « Je ne pouvais assez m'étonner de sa grande simplicité, et je demeurais en moi-même aussi stupéfait que si j'avais vu confier une tendre brebis à un loup affamé. »

A toute époque sans doute, « la plus grande rêverie du monde est soi gouverner au son d'une cloche, et non au dicté du bon sens et entendement ». Le nouveau professeur ne s'avisa donc point de renfermer son élève dans un règlement d'études austères ; mais dans une lettre qui est une confession, il raconte qu'il choisissait les endroits les plus écartés de la maison de la rue

Digitized by Google

Date Due

du Chantre, sous le prétexte d'éviter toute distraction. On devine que ce n'était point pour faire vibrer les cordes purement métaphysiques de l'amour : « Dans cette retraite, nous nous entretenions beaucoup plus de notre mutuelle ardeur que des questions de philosophie. Nous nous donnions plus de baisers que nous n'expliquions d'axiomes. Je portais plus souvent la main au sein d'Éloys qu'à ses livres, et en badinant des diverses opinions de la morale, j'y trouvais la souveraine félicité. »

Cet aveu, enveloppé sous la forme d'une fine latinité, rappelle un passage exquis du chanoine Maucroix, un autre dialecticien à sa façon : « Vous me reprochez que bien souvent les sens ont emporté mon cœur, écrivait-il à Mlle Serment, à propos d'une nouvelle conquête faite par lui, pour cette fois-là, vous ne devinez pas trop mal, ma chère. Quand il y a un peu d'amour en campagne, cela arrive assez souvent; car, quoi! est-ce qu'on verrait une aimable chose et qu'on n'oserait s'en approcher un peu?... Voyez-vous, le corps est si près de l'esprit, on ne saurait quasi les séparer. »

Cependant il y avait des jours où quelque scrupule retenait Éloys et l'empêchait de se rendre aux désirs de son amant. Dans ces occasions, Abailard ne se contraignait pas pour la traiter comme un enfant mutin, et, relevant ses vêtements, il se servait de ses mains comme

Digitized by Google

d'une verge pour fouetter ce beau corps qui se défendait de ses atteintes. Nul doute qu'il n'ait trouvé à cela un très-voluptueux plaisir, à l'exemple de cette femme dont il est fait mention dans les contes du XVI^e^ siècle, qui faisait fouetter sa fille devant elle, afin d'en éprouver une sensation charnelle toute particulière.

L'on se souvient qu'il était d'usage, aux jours des Innocents, pendant les XV^e^ et XVI^e^ siècles, de surprendre les jeunes personnes dans leur lit et de leur « bailler les innocents », c'est-à-dire de leur administrer le châtiment qu'on applique à l'enfance. Les amoureux ne se faisaient pas faute d'user de ce privilége qui faisait dire à Clément Marot :

> Très chère sœur, si je savais où couche
> Votre personne aux jours des Innocents,
> De bon matin j'irais à votre couche
> Voir ce corps gent que j'aime entre cinq sens.

Cette chère sœur, si l'on en croit les biographes, n'était autre que la belle Marguerite, sœur de François I^er^. Il n'y a donc pas tout à fait à s'étonner si Abailard ne se contraignit pas pour se servir à l'égard d'Éloys d'un traitement que l'usage devait permettre un jour aux hommes d'appliquer une fois chaque année à toutes les femmes. N'oublions pas que plus tard dans les arrêts d'amour de Martial d'Auvergne, qui sont le compte rendu des jugements donnés par les

Digitized by Google

Date Due

cours d'amour, on voit que le délinquant au code de Cythère avait aussi à recevoir le fouet de la main des dames. Lucien, au VIII^e^ dialogue de ses courtisanes, fait dire à l'une d'elles que, lorsqu'un homme ne vous a ni battue ni injuriée, c'est qu'il ne vous chérit pas.

Le croirait-on? Abailard ne précédait que de quelques cents ans un écrivain contemporain, Michelet, qui recommande le même châtiment, en certaines occasions, à l'égard de la femme qu'on aime, et l'on peut rapprocher de ce traitement subi par Éloys ce singulier aveu que Montesquieu plaçait dans la bouche d'une de ses héroïnes :

« Ma chère mère, je suis la plus malheureuse femme du monde; il n'y a rien que je n'aie fait pour me faire aimer de mon mari, et je n'ai jamais pu y réussir. Hier, j'avais mille affaires dans la maison, je sortis et je demeurai tout le jour dehors; je crus à mon retour qu'il me battrait bien fort, mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée; son mari la bat tous les jours; elle ne peut pas regarder un homme sans qu'il ne l'assomme soudain; ils s'aiment beaucoup ainsi, et vivent de la meilleure intelligence du monde.

« C'est ce qui la rend si fière, mais je ne lui donnerai pas longtemps sujet de me mépriser; j'ai résolu de me faire aimer de mon mari, a quelque prix que ce soit; je le ferai si bien en-

Digitized by Google

rager qu'il faudra bien qu'il me donne des marques d'amitié. Il ne sera pas dit que je ne serai pas battue, et que je vivrai dans la maison sans que l'on pense à moi. La moindre chiquenaude qu'il me donnera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, et je crois que, si quelque voisin venait à mon secours, je l'étranglerais. Je vous supplie, ma chère mère, de vouloir bien représenter à mon mari qu'il me traite d'une manière indigne. Mon père, qui est un si honnête homme, n'agissait pas de même, et il me souvient que, lorsque j'étais petite fille, il me semblait quelquefois qu'il vous aimait trop. »

L'action d'Abailard, si censurée au XII^e^ siècle, se trouve donc logiquement commentée par Montesquieu et Michelet. Il n'est pas douteux qu'Éloys n'y trouvât son compte aussi bien que lui.

Digitized by Google

Date Due

LA RUE DU CHANTRE

L'AMOUR SANS LE MARIAGE

Eheu qu'd volui misero mihi! Floribus austrum
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.

VIRGILE.

QUELQUE temps après qu'Abailard fut descendu de la montagne Sainte-Geneviève, où il avait établi son école ou son *camp,* il avoue qu'il jouissait d'Éloys, en homme « dont les travaux avaient longtemps interdit les plaisirs qu'il aurait voulu pouvoir poursuivre avec plus de loisirs et de soin dans la société des nobles femmes ». « Dans notre ardeur, nous passions par toutes les phases et tous les degrés de l'amour. Toutes ses inventions furent mises en œuvre, aucun raffinement ne fut oublié. Ces joies si nouvelles pour nous, nous les prolongions avec délices, et nous ne nous lassions jamais. Le plaisir me dominait tellement que je ne pouvais plus me livrer à la philosophie, ni donner mes soins à mon école.

Digitized by Google

C'était pour moi un ennui mortel que de me rendre à mes exercices et d'y rester. C'était aussi une fatigue, car toutes les heures de la nuit étaient réservées à l'amour, et celles de la journée à l'étude. »

« L'enfant ailé de Cythère, a dit Horace, est le plus grand ennemi de Minerve et de ses travaux. » « Je me bornais à répéter mes anciennes leçons, ajoute Abailard, et s'il m'arrivait de composer des vers, c'étaient des chansons d'amour et non des axiomes de philosophie. » Quelles plus riantes matinées que celles qu'offrait alors la chambre aux poutrailles noircies, dans laquelle Éloys se penchait sur ce futur ennemi de saint Bernard! Tandis que, sous la force irrésistible de ses caresses, sa figure décolorée trahissait une légère pâmoison, pendant que toutes les parties chaudes de son être tressaillaient, elle pouvait murmurer d'avance ces paroles du poëme de Thomas Moore : « Alors je sentis courir pour la première fois sur mes lèvres des enivrements mystérieux. »

Ici surgit une question assez importante : Abailard se contenta-t-il d'aimer Éloys uniquement; lui, qui était aimé de toutes les femmes, n'en paya-t-il qu'une seule de retour? Parmi les complaintes composées par lui, s'en trouve une entre autres : *David pleurant sur Saül et sur Jonathas,* qu'il paraît avoir appliquée à ses malheurs touchant les terribles représailles de Fulbert qui l'avaient presque retranché de la société. Dans

Digitized by Google

Date Due

ce morceau, écrit en vers latins, ce passage : « livrez-vous aux gémissements, filles de Sion, Saül n'est plus dont les mains libérales vous ornaient de la pourpre, » trahissait peut-être un secret souvenir pour les femmes qu'il avait connues. Enfin, Foulques, prieur de Deuil, lui rappelle qu'il les a aimées par-dessus tout. Si l'on s'en rapporte au témoignage de sa maîtresse, quoiqu'elle le vît peut-être avec des yeux un peu prévenus, il avait pour lui deux irrésistibles éléments de séduction : « Vous possédiez surtout deux talents qui devaient conquérir toutes les femmes, je veux dire ceux du poëte et du musicien. Je ne crois pas que ces agréments se soient jamais rencontrés dans un autre philosophe à un degré semblable; c'est ainsi que, pour vous délasser de vos travaux philosophiques, vous avez composé, comme en vous jouant, une foule de vers et de chansons amoureuses, dont les pensées poétiques et les grâces musicales trouvèrent partout des échos. Votre nom volait de bouche en bouche et restait gravé dans la mémoire des plus ignorants par la douceur de vos mélodies. Les femmes les plus sévères ne l'auraient pas été pour vous, si vous aviez voulu les corrompre. »

De cet aveu, il s'ensuit que celle qui le faisait avait des rivales, et que parmi elles plusieurs pouvaient être réellement aimées, quoique avec moins de rhétorique. Ce qui cause un profond étonnement, c'est que les contemporains d'Abai-

Digitized by Google

lard aient pu lui jeter le moindre blâme, lorsqu'en tous diocèses les prélats se montraient si acharnés à entamer « la douce affaire ».

On n'avait pas encore oublié l'époque où Guillaume d'Aquitaine, amant de la vicomtesse de Châtellerault, se vantait d'avoir érigé une abbaye de courtisanes, par une imitation des couvents de vierges, et d'avoir établi pour abbesses, prieures et autres officières, les plus célèbres débauchées qu'il désignait par leur nom. Ce même rude baron, auquel on insinuait de se séparer de sa maîtresse, répondait sans sourciller à Girard, évêque d'Angoulême : « Il te serait plus aisé de peigner et de friser les cheveux que tu n'as point, qu'à moi de quitter la vicomtesse de Châtellerault. »

Les évêques retirés au fond de leurs pavillons, sous les ombrages du jardin épiscopal, aidaient les femmes de leurs diocèses à ciseler délicatement l'adultère. Le souffle de luxure ecclésiastique s'échappait de toutes les portes et gonflait toutes les jupes; on entendait matines dans son lit où le moelleux duvet de l'eider gardait l'empreinte moulée des formes d'une jolie concubine. A midi, la convoitise d'une table servie sous les fraîches ramées rappelait du fond des fortês, où ils se livraient à la chasse, les prélats et les nonnettes. On pouvait leur appliquer d'avance le legs que Villon devait adresser un peu plus tard a la gent cléricale :

Digitized by Google

Date Due

. . . . . Aux frères mendiants,
Aux dévotes et aux béguines,
Tant de Paris que d'Orléans,
Tant turlupins que turlupines,
De grasses soupes jacobines,
Et flans, leur fait oblation,
Et puis après, soubz les courtines,
Parler de contemplation.

Sous les courtines! c'est le cri général; on dirait qu'il s'échappe du tabernacle une vapeur engourdissante qui plonge l'Église tout entière sous les courtines.

Tout est commun entre amis, même les femmes, disaient les fameuses décrétales. A la même époque, on présenta aussi une requête au pape Sixte IV, qui réclamait l'autorisation de commettre l'amoureux larcin pendant les mois caniculaires, et, selon l'abbé Velly, Sixte écrivit au bas de la demande: « Soit fait ainsi qu'il est requis. »

Il est donc très-rationnel d'admettre que c'est à l'époque qu'ils traversèrent qu'Eloys et son ardent ami, durent emprunter quelques-unes de ces violences de transports qui les enfermèrent comme dans un cercle de feu. Non, ce ne fut point une pâle héroïne que cette femme, aussi savante en jeux et inventions de lesbinage que dans son érudition tant célébrée. Il est beau d'avoir aimé, mais il est encore plus beau de l'avoir fait à une époque où la superstition ne

Digitized by Google

libérait pas l'esprit de la crainte des châtiments terribles de l'autre vie, où les plus invincibles se figuraient quelquefois voir s'entr'ouvrir pour eux « les gouffres brûlants de la terre », pour expier quelques instants de plaisir. Éloys ne connut pas cette crainte; elle eût descendu avec Abailard l'escalier gluant de l'enfer, afin d'aller cueillir au bord du cratère funèbre les sombres fleurs du mal. Son amour brava les hommes et défia presque Dieu au fond des prisons monastiques.

Dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui sur le quai Napoléon une maison, d'architecture moderne, ornée des médaillons apocryphes d'Éloys et d'Abailard, se dessinait une rue étroite, obscure, où s'élevait, au n° 1, une humble habitation encaissée et comme étouffée entre des constructions semblables. Cette rue s'appelait la rue du Chantre et cette maison était celle du chanoine Fulbert. D'après les archivistes du vieux Paris et les gravures antiques du temps, la façade sombre, rétrécie, était percée de petites baies en guise de fenêtres, ne laissant pénétrer qu'un jour rare et triste. A gauche se présentait une aile de bâtiment à la base duquel était percée une sorte de voûte rampante, laissant distinguer les premières marches d'un escalier taillé dans le bois. Presque sur le même alignement se montrait une construction irrégulière dont la partie supérieure avançait en saillie.

Digitized by Google

Date Due

C'était là qu'en quittant les écoles du Cloître ou de Saint-Victor, l'âme encore agitée par d'orageux débats, accourait Abailard; c'était là que, fier de posséder un tel hôte, Fulbert pouvait s'écrier comme Artaxerce donnant l'hospitalité à l'un des plus grands citoyens de la Grèce : « J'ai Thémistocle l'Athénien. »

Mais en vain, retranchés dans une humble retraite de la vieille Lutèce, loin des foules orageuses, une jeune fille et un rhétoricien croyaient pouvoir à jamais endormir les soupçons. Une dernière fois on se les représente en cette chambre sévèrement meublée. Au fond de la pièce, comme en toute maison bourgeoise ou monacale, s'étalait le lit aux coussins couverts d'une étoffe bleue rayée, précédant les fameux lits à pavillon de soie; ce lit, qui avait peut-être abrité les amours du chanoine Fulbert, avant de servir de retrait à ceux d'Abailard et d'Éloys. Çà et là les escabeaux, les siéges ornés de colonnes formant un triple étage de dossiers à plein cintre. Entre les lourds bahuts en chêne brut, les pupitres surchargés de livres, à reliure orfévrée, d'où pendait l'anneau dans lequel roulait la chaîne fixée au pupitre. Les tables portant les cylindres mobiles autour desquels s'enroulaient les parchemins où l'on écrivait avec des plumes de grue. Enfin l'horloge ou clepsydre exprimant le râle des heures sur ces matinées joyeuses.

Dans la pénombre d'une étroite fenêtre, est

Digitized by Google

assise une jeune femme vêtue d'une robe de *siglaton* — étoffe de soie — agrémentée de *noyaux* d'ivoire ou boutons. Le costume est garni de doubles manches, dont l'une s'élargit en descendant, et se termine en haut de l'avant-bras. La gorge est couverte d'une guimpe en toile fine; la taille est serrée dans une ceinture d'où s'échappe l'aumônière ou le bourselot cloqueté d'argent. Quelques années plus tard cette même ceinture, incrustée de *béryl* et d'or, se placera sous la robe qu'on fendra de chaque côté des hanches, et ce sont ces ouvertures, appelées aussi *fenêtres d'enfer,* par lesquelles on verra briller les feux des pierreries.

Sous ce costume d'une gente demoiselle, Éloys apparaît, ses longs cheveux retenus par le *tresson* ou bandeau. A son cou s'enroule un collier à grains; ses pieds sont chaussés de souliers à bec recourbé.

Près d'elle, un homme dans la force de l'âge laisse entrevoir sous la longue robe du clerc des membres vigoureux, une stature majestueuse. Il tient en ses mains la *rote* sur laquelle il promène un archet à fil de métal et dont il tire des sons qui accompagnent sa voix.

Hélas! ce furent précisément ces chansons dont les mètres harmonieux enchâssaient le nom d'Éloys qui, redites par la foule avide, arrivèrent jusqu'à Fulbert. Dans sa fureur, il se plaignit si bruyamment, que chacun connut bientôt

Digitized by Google

Date Due

ce qui avait fait pour Abailard les charmes de sa retraite rue du Chantre. Il dut laisser sa maîtresse seule en proie aux véhémentes colères de l'homme d'église. Quelques biographes anonymes prétendent que Fulbert fit immédiatement partir sa fille pour Corbeil; mais ce fait n'est pas mentionné dans ces fameux mémoires d'Abailard, *historia calamitatum*. Les deux amants continuèrent à se voir en secret; les dangers de leur situation ne les rendirent guère plus modérés. « Une fois le voile levé, le scandale ne nous retenait plus, dit Abailard, et nous ne rencontrions guère les flagellations de la honte devant le charme irrésistible de la possession. Il nous arriva donc ce que l'antiquité raconte de Mars et de Vénus lorsqu'ils furent surpris. »

Un événement inattendu allait les rapprocher. Éloys était mère, et, dans cet état, exposée à de nouvelles marques d'outrage d'un imbécile vieillard. Aussitôt qu'elle lui en eut communiqué l'important avis, Abailard revint précipitamment auprès d'elle, et guetta l'instant favorable pour l'enlever et la mettre en sûreté. Une nuit, en l'absence de Fulbert, Éloys quitta furtivement la maison du chanoine, sous la garde de son amant. Par un de ces singuliers rapprochements du hasard avec la situation qu'elle devait occuper un jour, elle était déguisée en religieuse. Malgré les périls d'une telle expédition, la prétendue nonne parvint à gagner la Bretagne, chez

Digitized by Google

une sœur de son amant appelée Denyse, où elle mit au monde un fils qu'elle nomma Astrolabe.

Rien ne prouve, comme quelques historiens l'ont prétendu, Moréri entre autres, qu'Abailard l'ait accompagnée dans ce voyage. L'amant ravisseur assure au contraire s'être mis en garde contre toute tentative de vengeance que pouvait attirer sur lui le retour de Fulbert. Aurait-il été nécessaire pour lui de prendre toutes ces mesures, s'il ne fût pas resté à Paris? Cependant, voulant apaiser le père de sa maîtresse, Abailard se rendit auprès de lui et lui offrit d'épouser celle qu'il venait d'enlever à son affection, s'il voulait tenir cette union secrète. Le chanoine y consentit, et ce fut alors qu'Abailard partit pour la Bretagne, afin d'en ramener Éloys et d'en faire sa femme. Mais elle amassa contre ce projet d'hymen toutes les objections qu'elle put imaginer.

« Non, disait-elle, ne vous rappelez-vous point Socrate qui sortait joyeux de la vie parce qu'il y laissait Xantippe? Ne m'est-il pas plus doux de me voir votre maîtresse que votre épouse? L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conserver nos cœurs dans l'intelligence que les nœuds de l'hymen? » Sachant bien que l'obstacle irrite la passion, que celui qui ne le rencontre plus sur son chemin trouve parfois la satiété, à l'exemple d'Ovide elle s'écriait enfin : « De trop faciles amours paraissent insipides. »

Jean de Meung, un des auteurs du *Roman de*

Digitized by Google

Date Due

la Rose, ouvrage qu'on attribuait faussement à Abailard, puisqu'il fut écrit un siècle après lui, s'exprime ainsi, à l'occasion de cet événement :

Pierre Abailart reconfesse
Que suer Eloys l'abesse
Du Paraclet, qui fut s'amie,
Accorder ne se voloit mie.
Por riens qu'il la preist à fame :
Ainsi le faisoit la genne dame
Bien entendant et bien lectrée,
Et bien amant et bien amée,
Arguments a li chastier
Qu'il se gardast de marier.

Mais à son tour Abailard repoussa toutes ces raisons, il contraignit Éloys à laisser leur fils Astrolabe aux soins de sa sœur Denyse, et, de retour à Paris avec sa maîtresse, il fit consacrer leur union.

Ainsi le mariage fut leur premier pas vers le cloître où tous deux devaient se débattre si longtemps comme sous les aiguillons d'un lit de flammes.

Digitized by Google

LA VENGEANCE D'UN HOMME D'ÉGLISE

LE MONASTÈRE D'ARGENTEUIL

Tous pour toutes, toutes pour tous.
LA FÊTE DES FOUS.

JAMAIS silence ne pouvait être plus impérieusement exigé par Abailard, que celui qu'il désirait garder sur un hymen dont la réalisation dévoilée devait briser sa carrière. Le mariage, considéré par Cicéron et Sénèque comme un joug infamant pour le philosophe, apparaissait encore ainsi qu'une déchéance. Ce scandale, en atteignant le chef de la première de ces grandes écoles qui agitaient si puissamment la France du XII^e^ siècle, aurait plongé chacun dans la stupeur. L'église eût éclaté en perdant l'espérance d'acquérir un docteur, et les adversaires d'Abailard pouvaient fort bien considérer le fait comme une désertion.

Éloys niait donc avec serment qu'elle fût sa

Digitized by Google

Date Due

femme à ceux qui, connaissant l'outrage, soupçonnaient déjà la réparation. Fulbert, après avoir promis le secret, finit par se persuader qu'une union qui se dérobait à tous les yeux laissait son honneur entaché, et, ne parvenant pas à vaincre les dénégations de sa fille sur ce mariage, il recommença ses persécutions. Abailard vint encore une fois la soustraire à une telle existence, et la fit entrer au couvent d'Argenteuil, où, sous l'habit monastique, elle devait passer pour avoir formulé des vœux. Mais son ardeur l'y poursuivait et lui faisait tout obtenir d'elle. Certes ce ne fut pas par l'extase qu'il se serait contenté de concevoir le plaisir.

Nul ne peut savoir quelle puissante rébellion des sens, quel doux violentement de chasteté s'exercèrent entre les deux époux dans cette sauvage retraite. « Vous savez comment après notre union, lui rappelait-il, lorsque vous étiez au monastère d'Argenteuil avec les religieuses, j'allai vous visiter un jour en secret et ce que ma passion effrénée me fit exiger de vous dans le réfectoire même, faute d'un autre endroit pour la satisfaire. » Il ne s'adressait point à une mémoire stérile. « Que de ménagements et de stratagèmes pour vous voir ! » lui répondait-elle..., et plus loin, parlant de son désespoir de ne pouvoir recommencer : « Si c'est un crime de vivre ainsi, j'aime le crime. »

Les parents d'Éloys crurent qu'ils étaient

Digitized by Google

joués en voyant sa retraite à Argenteuil, et pensèrent qu'Abailard l'avait contrainte à prendre le voile pour se débarrasser d'un mariage qu'il regrettait. Un complot fut promptement organisé afin de tirer vengeance de lui.

Une nuit, pendant que le mari d'Éloys reposait dans un endroit écarté de sa maison, un serviteur soudoyé par Fulbert laissa pénétrer auprès de lui cinq hommes, armés de certains instruments, qui le garrottèrent et ne lui laissèrent pas plus le caractère d'homme que n'en possède un muet du sérail. Après cet attentat, ils prirent la fuite. Les prompts secours qu'il fallut donner à celui qui fut l'objet d'une pareille cruauté répandirent la nouvelle en un instant, et c'est cette publicité qui lui fut insupportable. De tous côtés retentissaient les gémissements de ses disciples. Les femmes, affirme-t-il, se montraient inconsolables, comme si on leur eût ravi quelque chose qui leur appartenait en toute légitimité. Peut-être s'en trouva-t-il quelques-unes qui, n'ayant pas encore subi ses atteintes, auraient voulu « cognoître de quelle lance il pourroit jouster contre leur écu ».

Deux des affidés du chanoine ayant été pris eurent les yeux crevés et subirent le même traitement dont ils s'étaient faits les exécuteurs. Fulbert, convoqué par la haute cour ecclésiastique, grâce a ses protections, en fut quitte pour voir ses biens confisqués. La douceur de la sentence

Digitized by Google

Date Due

exaspéra Abailard. Cet homme si fort eut un rugissement de douleur, et prit la détermination d'ensevelir sa honte au fond du cloître. C'est la situation du prêtre de Cybèle qui voyait passer dans ses nuits arides les belles Apuliennes « au front brûlé par le soleil », ces blanches Chloris « dont la beauté est un reflet de la lune d'avril sur l'océan du soir ». Toutes les Laïs allaient pour Abailard se transformer en Lucrèce. Cyrano de Bergerac a exprimé cette situation d'un homme auprès duquel les plus coquettes se montreront subitement devenues sages :

O souverain expéditif,
Pour guérir tout sexe lascif
D'amour naissant ou effectif,
Genre neutre, genre métif,
Qui n'êtes homme qu'abstractif.

Quelques années après, Abailard gravissait en poëte cette montagne des servitudes terrestres, et les fragments de ses plaintes lyriques retentissaient « en un râle harmonieux. »

« Pourquoi ai-je voulu voir les fêtes étrangères? C'est pour mon malheur que j'ai été connu en voulant les connaître.

« Malheur à moi, infortuné! je me suis perdu moi-même. »

Plus loin, s'excusant sur l'attraction irrésistible qu'il avait ressentie :

Digitized by Google

« L'amour avait entraîné... La faute avait été sanctifiée... Le jugement ne devait-il pas tenir compte de la diminution de la faute?

« La jeunesse est légère ; elle a peu de discernement. La sévérité des hommes prudents a été trop grande envers elle. »

En d'autres endroits, il montre son dépit de s'être ainsi laissé prendre :

« O femme, tu es l'éternel fléau des plus grands hommes ; tu as été créée pour leur perte. La première a terrassé le père du genre humain, et présenté la coupe de mort à toute sa race. »

Et, renchérissant encore sur l'œuvre de destruction exercée par elle :

« Ouvre ton sein à l'aspic, ta poitrine au feu, si tu es sage, plutôt que de te confier aux attraits de la femme. »

Devant le désir absolu d'Abailard d'embrasser l'état monastique, Éloys n'eut qu'à se soumettre à son tour; elle résolut de poser le bandeau glacé de la nonne sur son front. Abailard eut soin cependant de ne s'engager à l'abbaye de Saint-Denis que lorsqu'il eut la certitude qu'Éloys entrerait aussi dans un cloître, aussi on ne le voit prononcer des vœux qu'après elle. « Ma faiblesse me rendit jaloux, lui avoua-t-il plus tard. Je crus que, ne trouvant en moi que des désirs, vous chercheriez ailleurs un amant plus solide. L'amour croit ce qu'il craint; je voulus me rassurer en vous pressant de faire des vœux,

Digitized by Google

Date Due

j'aimais mieux vous perdre que de hasarder de vous partager, et je renonçai à faire profession jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre partout pour faire le bonheur de votre vie si vous m'aviez toujours aimé, ou pour être votre bourreau si vous aviez été infidèle. »

Ce ne fut cependant point sans ressentir une lugubre angoisse qu'Éloys vit couper sa longue chevelure de Bérénice. Au moment de prononcer au couvent d'Argenteuil le serment irrévocable, elle répéta ces vers que Lucain, dans *la Pharsale*, place sur les lèvres de Cornélie : « O noble époux, ma couche fatale ne devait point te recevoir! Ma fortune avait-elle donc ce droit sur une tête si haute? Quelle fureur impie m'a poussée dans tes bras si je devais causer ton malheur? Maintenant tu vas être vengé, mais mon cœur va au-devant du sacrifice. »

En prononçant ces paroles, elle marcha vers l'autel, reçut des mains de l'évêque le voile bénit, et fit publiquement profession.

Si quelque chose devait cependant adoucir une pareille destinée, c'était bien le choix qu'avait fait Éloys du couvent d'Argenteuil. Ce qui se passait derrière ces hautes murailles, qui ne devaient laisser pénétrer que les parfums de l'amour mystique, rappelle le souhait formulé par le moine de Montaudon : « De gros saumons

Digitized by Google

à l'heure de nonne, sa maîtresse auprès d'un clair ruisseau, le plaisir de sa mie, le baiser et encore plus s'il était possible. » Point de couvent de femmes qui ne fût accompagné d'un monastère de moines, en sorte que la méthode d'oraison était le lit d'une jeune religieuse. Toutes les nuits, quelque pieux ravisseur de conscience laissait en chaque cellule ses petits bouquets de dévotion.

Il n'est rien d'outré là-dessus. Un curieux document du XVI^e^ siècle suffit à donner un joli chiffre du nombre de moines que pouvait abriter la cellule d'une religieuse. Henri II, à court d'argent, cherche avec quelque conseiller intime un expédient pour en trouver sans recourir à la fausse monnaie.

« Sire, dit l'abbé de Brantôme, j'en sais deux à votre convenance.

— Et lesquels? demanda le roi.

— Le premier, sire, serait de faire toutes les charges de votre maison et de les vendre au plus offrant.

— Autant vaudrait créer un deuxième roi de France.

— Le second moyen aussi me semble plus raisonnable, et produira, comme l'autre, deux millions d'or.

— Serait-ce pas de découvrir une autre terre d'Amérique?...

— Je n'y avais pas songé; mais non, il suffirait

Digitized by Google

Date Due

de commander qu'on vendît à votre profit les lits des moines.

— Et où donc, s'il vous plaît, coucheraient ces pauvres diables de moines, quand ils n'auraient plus de lits ? ils ne se contenteraient d'être couchés sur l'état de ma maison royale.

— Oui-da, les révérends seraient moins embarrassés que vous n'êtes, ils s'en iraient comme d'habitude coucher avec les nonnains.

— Je le veux bien et suis en cela de bon accommodement. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il y ait autant de nonnains que de moines.

— C'est comme je l'entends, sire.

— Alors, comment l'entendez-vous, à moins d'une multiplication de nonnains comme des pains au désert?

— Laissez faire, aucun moine certainement ne se plaindra d'être mal couché; chaque nonnain en logera pour le moins demi-douzaine.

— Ainsi soit-il! Excusez du peu. »

Eh bien, ce que les tablettes du XVI^e^ siècle ont consacré dans leurs notes mordantes peut révéler en même temps l'état des abbayes du XII^e^. Suger, abbé de Saint-Denis, a laissé sur Argenteuil un passage très-absolu et très-formel :

« *Papa Honorius, vir gravis et severus, justiciam nostram de monasterio Argentoilensi puellarum miserrimà conversatione infamato.*— Honorius, esprit ferme et sage, nous a rendu nos droits sur le monastère d'Argenteuil, monastère

Digitized by Google

mal famé à cause des relations criminelles qu'on y avait avec les filles. »

Éloys n'est point exceptée de ce jugement. De plus, on l'avait faite prieure, comment n'aurait-elle point partagé l'existence de celles qu'elle gouvernait? et s'il est vrai que les filles d'Argenteuil ne se soient contraintes en aucune façon, ne serait-ce point parce qu'Éloys se souciait peu de mettre un frein à leur plaisir? Ayant été jetée dans un monastère a vingt-deux ans, sans qu'aucun penchant l'y ait jamais conduite, comment aurait-elle pu se défendre d'appartenir quelquefois à ceux d'entre ces gais prélats qu'elle laissait volontairement dans l'enceinte de l'abbaye?

Ce qu'on cherche dans une passion nouvelle, c'est moins l'attachement de tel ou tel que l'occasion « du trouble ou du rêve ». C'est moins une nouvelle liaison qui nous occupe que le besoin d'amour. On change, on trahit son amant, tout en restant fidèle à l'amour. Objectera-t-on que le souvenir d'Abailard était encore assez vif dans le cœur d'Éloys pour la soustraire à la tentation d'autres embrassements? mais elle savait bien qu'il lui était interdit de retrouver jamais certaines jouissances avec lui. Enfin cette femme qui, du Paraclet, écrivait à son ancien époux le lendemain d'une insomnie amoureuse : « Viens avec tes regards séducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités célestes... Viens m'écarter de la route des cieux et me disputer à Dieu même, »

Digitized by Google

Date Due

cette femme était-elle plus froide dans les fièvres de sa vingtième année, lorsque les désirs, que ne pouvait manquer d'exciter sa jeunesse, l'environnaient de toutes parts? Ces fameuses lettres parties du Paraclet ne sont-elles pas une preuve de plus qu'elle n'avait guère le temps de songer à lui au prieuré d'Argenteuil? Aucune plainte ne lui échappe pendant le séjour qu'elle y fait, ce qui prouverait, par conséquent, que toutes ses nuits n'étaient point consacrées à pleurer Abailard.

Ces charmantes épicuriennes d'Argenteuil étaient sœurs des religieuses de Longchamps qui, à l'époque de la Ligue, désertèrent le moutier pour s'abandonner aux soldats du Béarnais. Le journal de Pierre de l'Estoile fait mention de ces héroïnes du cloître qui leurs cheveux ayant repoussé, avaient délaissé la noire étamine et décolleté leurs guimpes pour se montrer en public « en vrais habits de courtizannes, estant fardées, musquées et pouldrées »; elles ont aussi, au XVII^e^ siècle, « des rubans couleur pourpre, des gants parfumés, des montres d'or, des bijoux ciselés, qui font le désespoir de M. Vincent de Paul. »

Au couvent d'Argenteuil, les nonnes dans la pleine extension de leur « verde jeunesse » inauguraient déjà cette belle vie, cette existence étoffée d'un riche monastère. Aussi se représente-t-on les aimables compagnes d'Éloys introduisant dans les confessionnaux des jeunes hommes déguisés en prêtres, avec lesquels elles allaient s'entretenir.

Digitized by Google

L'heure du souper réunissait toute cette bande autour des tables où circulaient dans des jarres de terre, jaunes ou rouges, enduites d'un vernis brillant, les potages au gruau et aux volailles. Sur des plats orfévrés, les chevreaux rôtis « tendres comme des agneaux de Galère », les quartiers de porcs, les chapons, la chair des cygnes, les truites de Genève, le brochet et le saumon, les mets assaisonnés avec la menthe et la sauge, les salades et les pois chiches d'Italie. Les pains de chanoines et les pains de chevalier, le beurre savoureux des métairies, les fromages persillés, venaient renforcer encore cette cuisine épiscopale. De grandes vasques en argent ou en cuivre repoussé offraient des pyramides de pommes, de prunes violettes, de raisins de Corinthe, des figues de Mélille et d'Algarve. Le vin de Gaza ou de Palestine jaillissait des hanaps, des vases et des coupes, avec les boissons de diverses sortes où l'on avait introduit des fusions d'absinthe, de myrte, de romarin, d'aloès, d'anis et d'hysope, mélangées de miel. Les lampes, posées sur des fûts ou suspendues par des chaînettes, faisaient étinceler les tapisseries de *soutil ouvraige*, ou les nappes jonchées de feuilles de roses qui couvraient la table. Après le repas, on jouait aux dés, ou bien il arrivait ce que Froumenteau raconte d'une promenade faite chez un de ces lurons d'église : « Chascuns tenant sa nymphe sous le bras, se fourrèrent si avant dedans le bois, qu'il

Digitized by Google

Date Due

estoit plus de deux heures de nuit quand ils commencèrent d'en sortir. » D'autres fois l'on inaugurait un immense chœur balladoire, ou un branle, qui devait être modelé sur le *cycinnis* des Grecs, au son des *syrinx* ou flûtes à sept tuyaux, des *chorus* et des sistres. Le prélat ou le chef de l'assemblée confessait libéralement, comme au XVI^e^ siècle, les brandons qu'ils avaient dansé en « cette danse macabrée ». Après cela, évêques, chanoines et moniales s'en allaient achever leurs épousailles sous les tentures de *cendal*.

Ainsi les ordonnances des prélats sont très-précises pour tout ce qui touche les fêtes données dans les abbayes soumises à leur juridiction :

> L'abbé prétend que ses nonnains
> A découvert montrent leurs seins.

Telle est la règle pendant tout le moyen âge et au delà.

Éloys, pendant l'espace de temps qu'elle passa à l'abbaye d'Argenteuil, fut donc épiscopée et cardinalisée avec grande délection. Les épicuriens de l'autel ne tenaient pas à justifier ce proverbe :

> Près d'un corset, un saint n'est qu'un lourdaud,

et chaque moniale, pratiquant la loi d'obédience envers le sire abbé, confirmait la prescription

Digitized by Google

qu'on devait placer à un certain moment dans la bouche d'une directrice de communauté :

> Songez toujours que, couchée ou debout,
> Le ciel nous fit pour consentir à tout.

Et encore on aurait pu appliquer aux religieuses d'Argenteuil, comme plus tard à quelques congrégations du XVII^e^ siècle, cette phrase des anciens sur les Lesbiennes : « Ce ne sont pas seulement les hommes qu'aiment les moniales. » Fléchier écrivait à ses religieuses du Calvaire : « Maintenant il n'y a aucune maison réformée où toutes les dames de la cour n'aient permission d'entrer. N'avoir pas ce privilége est une marque de peu d'autorité... Or, non-seulement elles y entrent, mais encore elles y demeurent des huit ou quinze jours, y mangent et y couchent, et mènent avec elles cinq ou six jeunes filles; *chaque religieuse en prend une;* c'est ma cousine, ma confidente, ou ma dévote; jugez pendant ce temps comme tout va. »

Ce que Fléchier raconte des bénédictines de son temps autorise en quelque sorte à supposer que ce genre de plaisir, légué sans doute par le XVI^e^ siècle, subsistait dans les cloîtres bien antérieurement, puisque le XVI^e^ siècle n'est que l'accumulation de toutes les voluptueuses inventions précédentes. Le XVI^e^ siècle est l'expression de tout ce que les époques antérieures ont imaginé pour rompre la monotonie claus-

Digitized by Google

Date Due

trale des couvents. Or aucun plaisir d'amour n'a trouvé les religieuses du moyen âge ignorantes. Pendant les XI^e^, XII^e^ et XIV^e^ siècles, les abbayes, comme de vastes chaudières magiques, rassemblent les éléments les plus hétérogènes, qui deviendront un jour les matériaux avec lesquels on pourrait élever une statue à sainte Impudique.

L'histoire n'avancerait peut-être rien de trop en disant que la prieure d'Argenteuil aurait pu transmettre à l'un des abbes dont elle relevait cette invitation modelée sur le message grec : « Venez, et nous vous donnerons sept vestales... sept jeunes vestales habiles en toutes sortes d'ouvrages. »

Aux plaisirs de l'abbaye d'Argenteuil se mêlaient des occupations d'un autre genre, offrant un singulier contraste et qui consistaient à faire ce qu'on appelait alors des *rouleaux de morts;* ces rouleaux étaient des sortes de nécrologes des trépassés illustres, dans lesquels les beaux esprits du temps trouvaient le moyen d'exercer leur plume et leur latinité.

Du IX^e^ au XII^e^ siècle et au delà nous trouvons cet usage établi entre couvents, de s'envoyer mutuellement les noms des prélats, des princes, des nobles dames, qui étaient allés de vie à trépas, et qu'on recommandait ainsi aux prières de chaque communauté. On inscrivait les noms des défunts sur des feuilles de parchemin cousues les unes au bout

Digitized by Google

des autres. Cette inscription n'était pas une sèche nomenclature; on y trouvait mentionnés, au contraire, avec le nom du personnage, les traits principaux de son existence qui pouvaient le recommander à l'admiration de ses contemporains. S'il s'agissait d'un moine, on détaillait ses bonnes œuvres; s'il était question d'un laïque ou d'une femme, par exemple, il n'était pas indifférent d'apprendre à tous qu'elle avait été douée de beauté, de générosité, qu'elle brillait au premier rang des sociétés où elle vivait.

En général, l'inscription funéraire étant confiée au plus savant religieux d'un monastère, l'écrivain ne craignait pas alors d'appeler à son aide toutes les ressources d'une imagination féconde, d'accorder au héros couché dans la poussière des louanges qu'il n'eût jamais peut-être méritées de son vivant. C'est ainsi que certaines épigrammes de l'anthologie ont donné à ceux qu'elles célébraient des titres à la postérité que le feu de l'enthousiasme a seul dictés. De tout temps les poëtes ont écrit l'histoire de cette façon.

Parmi ces rouleaux, il s'en trouvait qui ne sortaient pas de la communauté; et d'autres, qu'on appelait les rouleaux annuels, sortes de lettres courantes, faites pour circuler au dehors.

On confiait le rouleau annuel à un messager appelé, pour cette raison, porte-rouleau, qui s'en allait d'église en église, de monastère en

Digitized by Google

Date Due

monastère. La bande de parchemin, roulée autour d'un cylindre, était suspendue à son cou.

Ce messager funèbre fut presque toujours accueilli avec empressement au moyen âge. Dès que la cloche annonçait son arrivée, on s'empressait de l'aborder : « Quelles nouvelles apportes-tu? quels frères ont fait le terrible voyage? quel puissant seigneur est allé rendre ses comptes là-haut? » Le voyageur déroulait son funèbre pli, et dès que l'on en avait achevé la lecture, le *tabula,* maillet, ou le *tintinnabulum* appelait toute la congrégation dans le sanctuaire, et l'on entonnait l'office des morts. Le porte-rouleau était après cela choyé par tous les religieux; on lui servait à boire et à manger; on lui donnait de l'argent afin qu'encouragé par un bon accueil il n'abandonnât point la cause des trépassés.

On inscrivait aussi, comme réponse, la date de l'arrivée du courrier et les prières accordées aux défunts avec le nom de l'église.

Bientôt la multiplicité des messagers devint si grande, que la verve des poëtes satiriques s'exerça sur eux. « Que le courrier, dit Baudri de Bourgueil, ne vienne pas si souvent. Trop répétées, ses paroles sont redoutables. Restez en vie, prélats, a la mort desquels il se promène; le vorace vautour, le noir corbeau, le courrier empressé, la chouette au cri lugubre, annoncent la mort et donnent l'idée du cadavre. C'est ainsi que

Digitized by Google

toujours le rouleau nous apprend un nouveau trépas. Qu'il se tienne donc loin de nos couvents où il apporte toujours la mort, toujours la tristesse. S'il revient si souvent, nous ne lui donnerons plus son denier. »

Quelquefois on ajoutait sur ce mémento des phrases de condoléance au bas des inscriptions primitives. L'usage vint bientôt de composer des vers sur les personnages morts. Le rouleau, passant de mains en mains, se couvrait de la sorte d'une masse de pièces signées ou anonymes.

Or un rouleau de ce genre circula en France à la mort d'un certain Vital, fondateur de l'abbaye de Savigny au diocèse d'Avranches. C'était en 1123 ; Hugues d'Avranches — *Versus Hugonis Abrincarum* — lui consacra vingt-cinq distiques. Un autre poëte, Raoul de Caen, fils de Foulcroi, qui avait peut-être été l'auteur des *Gestes de Tancrède,* écrit en prose et en vers, en 1115, y mit son nom. Les clercs de Longueville donnèrent de la prose ;... les moniales de Fontevrault prirent aussi la plume. Enfin, lorsque le messager vint frapper à la porte du couvent d'Argenteuil, l'une des religieuses inscrivit sur l'album funéraire une pièce de vers écrite avec une élégance de forme dépassant toutes celles qu'on y rencontrait.

Cette femme n'était autre qu'Éloys qui étalait avec tant de complaisance, à la cérémonie de sa

Digitized by Google

Date Due

prise d'habit, une mémoire poétique si riche et si ingénieuse.

M. Delisle, dans une de ses études sur les monuments paléographiques, insérée dans la bibliothèque de l'École des Chartes, de septembre 1846 à août 1847, démontre absolument toute la validité de cette hypothèse.

Le nom d'Argenteuil gravé au titre de la pièce en question, et la date, ne laissent aucun doute sur le couvent où cette pièce fut composée. De plus, il est certain qu'Éloys s'y trouvait en 1123; enfin la perfection du morceau révèle une main exercée. Entre les nonnes présentes au couvent, une seule devait être capable de l'écrire, et quelle autre que celle qui surpassa toutes les femmes du XII^e^ siècle, élevée par Abailard?

Un jour, un de ces courriers, qui semblait envoyé d'outre-tombe, se serait présenté dans cette autre abbaye de Thélème où, d'avance, on pratiquait la devise de Rabelais : « Fais ce que vouldras. » Un jour, le sombre envoyé de la mort se serait assis à la table des joyeuses libertines. De même que l'abbesse de Chelles, en quittant la fête orgianesque, descendait, avec toute sa suite, en de froids caveaux, faisait soulever le couvercle d'un cercueil, et se couchait au milieu des ossements afin de cueillir une sensation nouvelle pour son cœur blasé; de même Éloys aurait interrompu un instant les

plaisirs qu'elle goûtait avec ses compagnes: l'idée des poussières du néant se serait offerte à son imagination, au milieu d'une nuit de plaisir, et, penchée sur le rouleau mortuaire, elle aurait cru aspirer aussi l'odeur des cadavres dont l'image se présentait à son esprit.

Voici ces vers, écrits à plume volante, qu'on peut considérer comme inédits et qui se trouvent insérés dans le rouleau de mort qui circula au sujet de Vital. Ce monument, composé de quinze feuilles de parchemin, est opistographe, c'est-à-dire qu'il a reçu de l'écriture sur les deux côtés. Conservé parmi les chartes de l'abbaye de Savigny, au diocèse d'Avranches, il a été transféré avec ces chartes, de Mortain, aux Archives de l'empire.

« Titulus ecclesie Sancte Marie Argentoilensis cenobii.

« Anima Domni Vitalis et anime omnium fidelium defunctorum in pace vera, qui Xpistus est, requiescant. Oravimus pro vestris, orate pro nobis et pro nostris, Balduino comite, Basilia abbatissa, Adela abbatissa, Judit abbatissa, Helvide m., Adela m., Erimburge decana, Adelaidis, Havide, Dodone laïco, et omnibus quorum nomina Deus in libro vite scribat. Amen. »

Flet pastore pio grex desolatus adempto;
Soletur miseras turba fidelis oves.
Proh dolor! hunc morsu sublatum mortis edaci
Non dolor aut gemitus vivificare queunt.

Digitized by Google

Date Due

Ergo quid lacrime? quid tot tantique dolores
Prosunt? nil prodest hic dolor, imo nocet.
Sed licet utilitas ex fletu nulla sequatur,
Est tamen humanum morte dolere patris.
Est etiam gaudere pium si vis rationis
Tristitie vires adnichilare queat.
Mors etenim talis, non mors, sed vita putatur.
Nam moritur mundo, vivit et ipse Deo.
Ores pro nobis, omnes oramus ut ipse
Et nos ad Xpistum vitam perveniamus. Amen.

« Inscription de l'église Sainte-Marie du monastère d'Argenteuil.

« Que l'âme de Dom Vital, que les âmes de tous les fidèles morts reposent dans la paix véritable qui est le Christ. Nous avons prié pour les vôtres, priez pour nous et pour les nôtres, pour le comte Baudoin, pour les abbesses Basilie, Adèle, Judith, pour Helvide et pour Adèle, pour la supérieure Eremburg, pour Adelaïde, pour Havid, pour le laïque Dodon, et pour tous ceux dont le Seigneur a écrit les noms au livre de vie. Ainsi soit-il. »

Le troupeau désolé pleure la mort de son pieux pasteur.
Que la foule des fidèles console les malheureuses brebis.
O douleur! Cette vie fauchée par l'avide mort,
Ni les gémissements ni les larmes ne pourront nous la rendre.
Alors pourquoi pleurer? A quoi bon toutes nos lamentations?

Digitized by Google

Cette douleur est bien plus nuisible qu'utile.
Mais, bien qu'il n'y ait aucun avantage à pleurer,
Il est humain cependant de pleurer la mort d'un père.
Mais l'homme saint peut aussi en prendre joie,
Si la force de sa raison peut comprimer sa tristesse.
Car cette mort n'est pas une mort, c'est la vie.
S'il est mort au monde, il vit en Dieu.
Priez pour nous ; nous prions tous pour que vous
Et nous nous arrivions au Christ qui est la vie. Ainsi soit-il.

Que faisait Abailard pendant ce temps? Il avait inauguré les premières années de son existence monastique par une de ces innovations pleines de témérité qui lui étaient familières. Il avait osé déclarer que le corps de saint Denis, premier évêque de Paris, en 240, n'était pas celui de l'aréopagite, qui mourut en 95, et qui, en effet, n'est jamais venu en France. Cette déclaration, qui sentait le fagot, l'avait fait emprisonner par son supérieur, Adam. De plus, son livre sur la Trinité avait été condamné par le conseil de Soissons. Étant parvenu à s'évader, avec quelques moines touchés de son sort, il s'était réfugié sur les terres du comte de Champagne. Suger, nouvel abbé de Saint-Denis, qui venait de succéder à Adam, avait consenti à le laisser dans cet asile; et là, aidé d'un clerc, il éleva, en 1123, un ermitage dédié au Saint-Esprit qu'il nomma le Paraclet. En même temps, il créait une nouvelle chaire d'enseignement pour les disciples qui l'avaient rejoint. Mais de nouvelles

Digitized by Google

Date Due

craintes pour sa sûreté l'engagèrent d'accepter l'abbaye de Saint-Gildas, au bourg de Ruys, en Bretagne.

Les moines avec lesquels Abailard avait vécu à Saint-Denis, et ceux qu'il dirigeait à Saint-Gildas, étaient les dignes frères des religieuses d'Argenteuil.

En vain quelques réformateurs zélés parvenaient à resserrer d'un cran la discipline des communautés, en vain ils exorcisaient la femme ainsi qu'une bête sabbatique, sa vision arrivait toujours heurter le cerveau des reclus; ils la voyaient rôder comme un blanc fantôme sous les voûtes des cloîtres.

Combien de jeunes moines chez lesquels la violence du désir suffisait presque à donner aux objets inertes des apparences charnelles! La coupe du sanctuaire devait s'arrondir à leurs yeux comme une gorge de femme, la draperie de l'autel se gonfler comme une jupe. Dans les peintures bizarres, les corps émaciés des martyrs revêtaient sans doute pour eux des attitudes provocantes, les vierges leur tendaient les bras ainsi que des maîtresses, et les seins de la Rose mystique semblaient frémir dans leur étroite robe de pierre.

Et quand il ne se serait trouvé que cette seule statue de Marie debout sur l'autel, cela n'aurait-il pas suffi à troubler les efforts de chasteté des plus austères? Aujourd'hui même, dans les solitudes

Digitized by Google

monastiques, ne réveille-t-elle pas l'idée séduisante de l'éternel féminin ? O béotiens de l'Eglise, vous interdisez l'amour aux descendants des Antoine et des Jérôme, et vous découpez dans le carrare le frêle corsage de la jeune fille de Nazareth. Vous dites : Fuyez la forme splendide de la chair, et vous sculptez cette chute d'épaules d'où jaillit le manteau royal de la belle emperière du firmament. Vous interdisez aux lèvres le baiser palpitant, et sur leur passage, les ardents néophytes rencontrent le sourire mystérieux de la Joconde céleste. C'est donc en vain que vous-mêmes avez fait le serment d'être invincibles à la tentation, cette mère de Jésus, qu'en vous interdisant l'amour vous placez dans le temple, n'y remplit pas un rôle passif; avant que le coq ait chanté la défaillance de votre sagesse, cette femme vous aura vaincus en faisant naître dans vos sens la vision des « Ève brillantes » que vous repoussez de vos bras.

S'il est donc un préjugé étrange, c'est celui qui consiste à faire le procès de la moinerie pour les causes déjà énoncées. Ce sont petits cerveaux, petits roitelets en l'ordre social, qui se mêlent de s'arroger en censeurs des fils de saint Benoît. Ces hommes qui réclamaient si énergiquement l'empire des âmes ne devaient-ils pas aspirer à la possession de la matière ? On ne conquiert pas une telle autorité sans arriver de soi-même a reculer le plus possible les limites de

Digitized by Google

Date Due

son empire. Tout moine au moyen âge porte plus ou moins en lui le rêve de la monarchie universelle de Charles-Quint.

En vérité, en vérité, je vous le dis du haut de cette montagne sacerdotale d'où pareil évangile doit jaillir sur le monde, il est heureux pour vous que ces prêtres se soient montrés si pourfendeurs; sans leur intervention, l'humanité aurait couru grand risque de s'éteindre. Henri Estienne prétend que le clocher d'une abbaye suffisait à rendre fécond tout un diocèse. Tandis que les trois quarts de la nation s'entre-tuaient sur les champs de bataille, que les derniers gentilshommes s'y battaient ainsi que toute leur postérité, ces hardis compères du froc sacré se chargeaient, à l'ombre de chaque donjon, de leur créer un nouveau lignage dont ils n'avaient qu'à signer la paternité, et le pays épuisé retrouvait d'autres membres. Combien de maisons princières, sans les moines, n'auraient brandi que des quenouilles ! Oui, cela est heureux pour vous, car sans eux vous seriez peut-être à l'état de germe flottant au fond de quelque bouteille dont la liqueur, en allumant certains principes actifs, a contribué à vous faire sortir du néant. Sans eux vous ne seriez pas descendu, à travers une filière d'ancêtres, jusqu'à cette génération actuelle chez laquelle plusieurs, très-solidement assis dans leur morgue héraldique, ont peut-être pour origine, à travers le temps, un jour de soli-

Digitized by Google

solitude ou d'ennui en quelque monastère.

Parmi les fragments des poëmes anonymes empruntés aux Martial des couvents, il en est un cité par Henri Estienne dont la rime, assez bien frappée, vient à sa place après une excursion à l'abbaye d'Argenteuil et de Saint-Gildas.

Mes frères ie vous pri' de suyure
Quelqu'honneste façon de viure
En simplesse et sobrieté,
Et laisser votre ebriété,
Eguillon de toute malice.
Monsieur nous faisons le seruice.

Voire, mais viuans sobrement,
Vous seruiriez Dieu purement
Et puis chascun auroit enuie
De suyure votre bonne vie,
Mieux vaut suyure vertu que vice.
Monsieur nous faisons le seruice.

Mais c'est chose à Dieu détestable,
D'estre assis trois heures à table,
A yurongner et gourmender.
Voulez vous point vous amender,
De peur que Dieu ne vous punisse?
Monsieur nous faisons le seruice.

Mais ayant beu vingt fois d'autant
Nul de vous n'est iamais content,
Sentant uider son gobelet.
Car il demande à son valet

Digitized by Google

Date Due

Qu'incontinent il le remplisse.
Monsieur nous faisons le seruice.

. . . . . .

Mais pensez vous que soit assez
De prier pour les trespassés
Qui ont faict du bien au couuent,
Si vous ne priez Dieu souuent
Que sa grâce vous soit propice?
Monsieur nous faisons le seruice.

. . . . . .

Mais que sert d'aller au moustier,
Et psalmodier le psautier,
Et rechanter en cent façons
Versets, antiennes, leçons,
Ayant le cueur à la saucisse?
Monsieur nous faisons le seruice.

. . . . . .

Mais vous n'auez ni soin ni cure
De lire la saincte Escriture,
De l'estudier ni entendre,
De la retenir, et l'apprendre
Au sot et ignorant nouice.
Monsieur nous faisons le seruice.

. . . . . .

Mais quand ie di frère Simon
Pourquoi n'allez vous au sermon?
Frère Gringoire et frère Gilles
Que ne preschez vous l'Éuangile?
Chacun dit ie fay mon office,
Pater, en disant le seruice.

. . . . . .

Digitized by Google

Telle était l'imperturbable réponse que les moines bretons pouvaient faire aux reproches de leur supérieur Abailard : « Nous faisons le service; de quoi vous plaignez-vous? »

Cependant la destinée, si rigoureuse pour l'amant d'Éloys, allait les remettre en présence après une assez longue séparation.

Digitized by Google

Date Due

ELOYS AU PARACLET

Je boirai de l'amour.

Anthologie, liv. VII, épig. 209. Édition de Grotius.

O murs, dont la sombre enceinte renferme des tourments volontaires et retentit de soupirs poussés par la pénitence; rochers que de pieux genoux ont usés; cavernes hérissées d'épines; autels où les vierges au teint pâle veillent sans cesse; statues des saints qui ont appris à se vaincre eux-mêmes : votre vue et mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous! » Tel est l'aveu qui s'échappe de la bouche d'Éloys enfermée au Paraclet. Chassée, ainsi que les autres religieuses d'Argenteuil, par Suger, abbé de Saint-Denis, qui avait prétexté les saturnales des bacchantes chrétiennes pour y installer des moines à la place, elle avait dû se réfugier, sur l'invitation d'Abailard, dans cette étroite

Digitized by Google

vallée de l'Ardusson où il avait établi ses tabernacles. L'abbé de Saint-Gildas y revint installer son ancienne maîtresse qui avait alors vingt-huit ans.

« Ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour et la gloire, » s'écriait Éloys, dans un élan de regret farouche. Si l'on scrute avec soin l'existence de quelques-unes de ces belles ténébreuses que recélait le cloître, un fait constant frappe le regard, c'est le caractère de leurs veilles. Sainte Thérèse, sainte Catherine, Éloys, dans leurs rêves étranges, semblent avoir transformé la nuit en un long escalier en spirale, descendant d'un bout dans les entrailles de la terre, de l'autre atteignant le faîte d'une tour antique, en haut de laquelle elles errent, l'âme oppressée de désirs. La nuit, pour sainte Thérèse, ne retentit que des appels de démons. Ce sont ces fameuses saintes qui, les premières, ont, en esprit, traversé les airs sur un *ramon* ou manche à balai pour se rendre au sabbat.

Je ne crois pas qu'on puisse donner une description plus saisissante du cauchemar que celle qu'en offre la recluse d'Avila dans une de ses visions qu'elle nomme *l'enfer*. Jamais l'âme ne s'est créé pour elle-même une plus haute mise en scène des tourments d'outre-tombe :

« L'entrée de l'enfer, écrit-elle, me parut comme une de ces petites rues longues et très-étroites qui sont fermées par un bout, et telle

Digitized by Google

Date Due

que serait celle d'un four tres-bas, fort serré et fort obscur.

« Le terrain me semblait être comme de la boue très-sale et pleine d'un grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette rue était un très-grand trou fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée très à l'étroit, et, bien que tout ce que je viens de dire soit encore de beaucoup plus affreux que je ne le présente, il pouvait passer pour agréable en comparaison de ce que je souffris lorsque j'étais dans cette espèce de niche.

« Ce tourment était si terrible, que tout ce qu'on peut dire n'en saurait représenter la moindre partie. Je sentis mon âme brûler dans un si horrible feu, qu'à grand'peine pourrais-je le décrire tel qu'il était. . . . . .

« Dans un lieu si épouvantable, il ne reste pas la moindre espérance de recevoir quelque consolation, et il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir et pour se coucher. J'y étais comme dans un trou fait dans la muraille, et ces horribles murailles, contre l'ordre de la nature, serrent et pressent tout ce qu'elles enferment. »

Aujourd'hui, quiconque écrirait le *Château de l'âme* pourrait fort bien risquer d'être soupçonné d'aliénation. Le XVII^e^ siècle orthodoxe ne s'y trompait pas, et le président Jambeville ne se gênait guère pour dire au chancelier Seguier: « Nous avons, vous et moi, fait fouetter

Digitized by Google

cinquante femmes à Paris qui le méritaient moins que cette mère Thérèse dont on parle tant. »

Eloys n'a pas donné à la nuit un caractère aussi lugubre que la grande ascétique. Élevée à l'école d'Aristote, de Platon, d'Ovide, son imagination toute païenne n'a pu se jouer entre ces formes abjectes; le sommeil était plutôt, pour elle, un hôte bienfaisant qui ramenait Abailard. « Quand, à la fin de chaque triste journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu... laissant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi... Je t'entends, je te vois; mes mains empressées embrassent ton fantôme pour le retenir.

« Soudain tu montes sur une tour à demi détruite par le temps, ou sur des rochers dont la cime sourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là, tu sembles me parler du haut des cieux; mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent, et les vents furieux grondent; je frissonne d'horreur, le sommeil me quitte brusquement. »

De pareils incidents sont fort explicables chez certaines organisations passionnées. Il est des instants où, sous le baiser de feu du souvenir, l'imagination soulève le couvercle des tombes et réveille les morts de leur sommeil. Qu'est-ce donc lorsqu'il ne s'agit que de rappeler d'un pôle à l'autre par l'attraction du désir et de la mé-

Digitized by Google

Date Due

moire la vision enchanteresse d'un être encore vivant?

C'était toujours aux heures nocturnes qu'Éloys confiait le soin d'édifier ce chef-d'œuvre de l'amour qui lui rendait quelques instants le simulacre du vaillant compagnon d'autrefois. « Pendant le calme de la nuit où mon âme devrait être tranquille, au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne saurais éviter les illusions que mon cœur fait naître. » Et ailleurs : « Il faut que je vous avoue, Abailard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite. Après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chère idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me surprendre. C'est alors qu'Éloys, qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir de vous parler et de vous entendre. Je vous vois, Abailard, et je repais mes yeux d'une si belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets et vous m'affligez. Quelquefois aussi, oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos désirs, vous me pressez de vous rendre heureux, et je cède sans résistance à vos transports. Le sommeil, pour nous servir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, et nos âmes animées de la même ardeur ressentent le même plaisir... »

Jamais on ne dut rendre un culte plus expressif qu'à ce cortége d'ombres qui entraînaient avec elles le retour de l'acte fameux qu'Abailard ne

Digitized by Google

pouvait plus réaliser. L'on est étonné de ne point trouver dans les œuvres d'Éloys une invocation à la nuit.

Ici, l'on peut constater un fait assez étrange. La moitié des croyances du catholicisme, en ce qui constitue la partie de son dogme qu'on pourrait appeler souterraine, infernale, a été enfantée la nuit. C'est la nuit qui a créé le sabbat avec ses réunions éclairées par des chandelles de poix, avec son essaim de sorcières qui volent a travers l'espace vers le sommet de la *Rhune*, ou qui vont exciter la tempête sur la mer de Terre-Neuve. Les femmes, dit Delancre, s'y montrent nues, échevelées, arrivent ou sortent, perchées sur un bouc ou sur un autre animal, portant un enfant ou deux en croupe et ayant le diable « ores au-devant pour guide, ores en arrière et en queue, comme un rude fouetteur. Lorsque Ashavan les veut transporter en l'air, il les essore ou élance comme fusées bruyantes. »

Par des temps orageux où les vents et les nuages poussaient loin et impétueusement les *pouldres* mortifères, les initiés, le corps frotté de graisse ou d'un onguent magique, se rendaient au sabbat. « C'est une grande foire où les sorciers transportés par des diables arrivent de tous côtés. Les uns sont réels, les autres illusoires et prestigieux; les hommes, abrutis ou transformés en bêtes, y perdent l'usage de la parole Les bêtes au contraire y parlent et semblent

Digitized by Google

Date Due

avoir plus de raison que les personnes. Cent mille sujets s'y trouvent quelquefois réunis. L'on y entend des sons d'instruments consistant plus en bruit qui étourdit et qui étonne qu'en harmonies qui plaisent et réjouissent. »

Au milieu se tient Ashavan ou Satan sous la forme d'un oiseau noir, ou d'un grand bœuf d'airain couché à terre. Quelquefois il adopte d'autres configurations; c'est tantôt un tronc d'arbre obscur, sans bras et sans pieds, « ayant quelque forme de visage d'homme grand et affreux. » Tantôt il est assis dans une chaire noire, avec « une couronne de cornes noires, deux cornes au cou, une autre au front avec laquelle il éclaire l'assemblée, des cheveux hérissés, le visage pasle et trouble, les yeux grands, ronds, forts, ouverts, enflammez et hideux. » A son menton pend une barbe de chèvre. Le corps tient à la fois de l'homme et du bouc. Les mains recourbées comme une patte d'oie présentent des doigts égaux et aigus, appointis, aux ongles durs; il porte une longue queue comme celle d'un âne. Enfin, ajoute Delancre, « il a la voix effroyable et sans ton, tient une grande gravité et superbe, avec une contenance d'une personne mélancholique et ennuyée. »

Voilà donc l'hôte redoutable autour duquel la troupe convoquée commence à s'ébattre, et tout initié vient lui appliquer un baiser sur chaque partie du corps. Ce baiser est l'expression figurée

Digitized by Google

par laquelle celui qui acceptait Satan pour maître « s'inféodait » à lui par un acte charnel. Après le baiser commence le cérémonial de l'offrande; les invités apportent un œuf de serpent, une dent de loup, des tronçons de vipères, une branche de buis, et reçoivent après cela les stigmates infernaux avec la pointe brûlante de la corne et du sceptre de Baal-zébud. Ces stigmates affectent la forme d'un lièvre, d'une patte de crapaud, de chien ou de chat. Les hommes portent ces marques tour à tour sur les lèvres, sur une de leurs épaules ou sur les paupières. Les femmes les reçoivent sous les aisselles ou d'autres endroits du corps destinés à être voilés.

Le festin ne présente pas une chair aussi succulente que celle des assemblées synodales. Ce ne sont que des cadavres exhumés des cimetières, et charognes dont les vers se sont gorgés.

Dans ces fastes infernaux, l'on n'a garde d'oublier de bénir la table, autour de laquelle s'exécutait une marche processionnelle.

Enfin s'ouvrent les danses où chaque saltatrice, ayant à l'épaule un crapaud volant, invente une gestation particulière. Aux sauts prodigieux des démons se mêlent les culbutes des nymphes, et c'est tantôt une ronde, tantôt un branle accompli par soixante sorcières, les unes nues et dos à dos; les autres traînant un chat noir attaché à la queue de leur chemise. La mort, sous la figure d'un squelette, tient l'orchestre, et l'on mêle

Digitized by Google

Date Due

aux accords de la sinistre violonneuse les cris de har! har! sabbat! sabbat!

Pendant que les danses s'exécutent, les initiées s'abandonnent aux embrassements des incubes; hommes et femmes reçoivent à leur tour les caresses du souverain hermaphrodite. Mais bientôt les premières lueurs du jour dispersent les hideuses cohortes. Les chaudières cessent de faire bouillir des mets canidiques, et la sorcière regagne son antre.

Lorsqu'on réfléchit à tout ce que le travail des imaginations populaires avait entassé dans ce long et pénible rêve du sabbat, l'on est effrayé du rôle immense joué par la nuit dans le dogme chrétien, et l'on a raison d'appeler cette forme du catholicisme, l'œuvre ténébreuse.

Cependant le vrai poëme lugubre de l'enfer, ce poëme composé en commun, où chaque génération apporta quelque chose, pourrait bien revendiquer une conception primitive qui ne manquait pas d'originalité et de grandeur. Cette farouche création a dû naître à la suite d'une crise de désespérance, où l'homme éprouvait le besoin de demander à quelque protecteur inconnu ce que la terre et le ciel lui refusaient.

L'enfer, cette rouge incandescence souterraine, avec ses grandioses paysages de feu, ses sept convives mornes, « vêtus de flamme bleue, » que ne peut-on le peindre tel que l'avait créé la fougue de l'esprit méridional, que ne peut-on le

Digitized by Google

rendre dans sa beauté incendiaire, ce splendide rêve de pourpre?

Les Dantesques ont peint ces voûtes rampantes, ces chairs visqueuses et violâtres; ils ont oublié de dire que là était le refuge de ceux que la terre repoussait, auxquels Satan offrait liberalement l'hospitalité. Ce maudit vous prenait en pitié, quand le ciel était sourd. Assez riche pour satisfaire chaque vœu de ses étranges clients, l'enfer assouvissait toutes les faims, pendant que le paradis préludait à son introduction par un appareil de penitence et de supplices destinés à vous rompre les os.

Mais il est une autre face de l'individualité méphistophélique.

A toutes les époques, il y eut dans l'histoire deux camps nettement tranchés, ceux qui acceptaient aveuglément la loi morale ou humaine, scientifique ou religieuse, et ceux qui la discutaient. Satan n'est autre chose que la forme, l'expression symbolique de cette partie de l'humanité vouée à la recherche, à l'insubordination, au malheur, à l'exil. C'est l'incarnation du doute dans la société. C'est le censeur, le mécontent des choses établies, l'initiateur qui trouble l'ordre et qui nie hardiment.

Et si l'imagination cherche à transformer cette grande idée méconnue en un type, une personnalité, ne semble-t-il pas que Satan aurait le droit de nous dire : « Moi, le soutien, le frère aîné

Digitized by Google

Date Due

de l'homme, m'avez-vous affublé de vêtements assez grotesques; avez-vous assez fait jouer autour de moi toutes les ficelles d'un monde ténébreux; m'avez-vous laissé assez longtemps l'épouvantail des consciences, lorsque j'étais au contraire le novateur qui les libérait du joug de l'Église? Vous m'avez crié : Anathème! au lieu de reconnaître dans Satan le patron de toutes les révoltes légitimes de l'esprit. Mon verbe s'est fait chair, car c'est moi qui me suis appelé Jésus, lorsqu'il a fallu briser les chaînes du judaïsme officiel, et proclamer l'affranchissement du monde. Je me suis livré pour vous sur tous les Golgotha de l'histoire, traînant sur mes pas les chaînes brisées de la servitude. J'ai été Jean Huss, Christophe Colomb, Spinosa et Voltaire. »

Mais assurément on eût fort effrayé ces premiers rationalistes du moyen âge dont Abailard est une des plus hautes personnifications, si on leur eût dit qu'ils portaient en eux un reflet de l'esprit satanique, c'est-à-dire de l'esprit d'insubordination à la lettre du dogme. Abailard, comme le plus humble des bourgeois de son siècle, a cru fermement à la Gehenne. « Vous, dit-il tendrement à Éloys, vous qui consentiriez à descendre avec moi dans les entrailles de la terre, » et quoique Éloys n'accepte point l'idée terrifiante de la damnation, il est certain qu'elle l'admet.

La sombre cité, pour cette femme si indépen-

Digitized by Google

dante, c'est aussi le cloître où elle brûle de feux illicites : « O flamme toujours durable et toujours désespérée, écrit-elle, semblable aux lampes sépulcrales qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, et qui ne brûle que pour éclairer les morts ! »

Ceux qui ont raillé ces fréquentes visites qu'Abailard fit au Paraclet n'ont point connu la force des appels qui lui étaient adressés. Cette parole de Sappho : « Je retourne mes membres sur ma tendre couche, » pourrait seule rendre les tortures de l'effet d'abandon pendant ces heures solitaires où la nature, dit un historien, se débattait sous les embrassements du ciel. « Viens donc, s'écriait-elle, soulager mes douleurs par tes regards et par tes discours, on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein. Que je boive à longs traits le délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux. Que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Couvre-moi de baisers, je rêverai le reste. » Mais Abailard résistera ; elle le sait. Il lui faudra longtemps supplier avant d'obtenir qu'il sorte de sa retraite. « Va, lui dit Éloys avec emportement, le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts. Le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La nature garde le silence, la nature seule t'anime, et la froide indifférence règne dans ton cœur. »

La situation d'Éloys rappelle l'histoire d'une femme qui, conservant en don une chemise

Digitized by Google

Date Due

portée par son amant, s'en revêtait pendant la nuit, et se figurait éprouver son contact. Il lui semblait que ce morceau d'étoffe adhérent à ses reins leur communiquait d'irrésistibles frémissements. Était-ce parce que la fille du chanoine Fulbert avait eu pour père un homme d'église qu'elle ressentait aussi ces violentes commotions du désir, dont les feux, paraît-il, sont beaucoup plus vifs chez les membres de la gent monacale? En lisant la description des fameuses nuits du Paraclet, on dirait que ses draps se collèrent à ses flancs comme une tunique de feu, comme une robe de Déjanire qui l'enfiévrait.

L'esprit a donc par instants des touches brûlantes sur la chair qui peuvent lui communiquer les mêmes tressaillements qu'elle ressentirait près de l'objet de sa convoitise; un souvenir, une aspiration vers ce qu'on aime, suffisent pour cela.

L'imagination d'une femme amoureuse est comme un creuset où sont préparés tous les philtres aphrodisiaques. C'est assez pour elle d'en émettre le vœu pour boire à l'instant le breuvage enchanté qui lui communique l'enivrement des sens. Sous la force du désir la femme saura concevoir le simulacre de tous les actes charnels de l'amour, sa couche ne sera plus solitaire, ses membres palpitants trouveront qui étreindre, et la nuit l'enveloppera d'un réseau voluptueux.

Quelquefois l'abbesse du Paraclet se sert de la

Digitized by Google

ruse pour engager Abailard à quitter sa solitude; elle lui peint l'obligation de sa présence dans ce monastère qu'il a édifié.

« Éloys, Éloys! repond-il, la pensée seule de cette réunion rallume dans mon cœur cette flamme dont j'ai brûlé autrefois pour toi... Si, dans le temple, je fais ma prière à la Vierge dont j'implore le secours en contemplant la mère de mon Dieu, je crois voir en ses traits divins ceux de ma chère Éloys, je lui jure un amour éternel. »

Comment donc aurait-il pu résister longtemps à ces prières passionnées, à cette Circé chrétienne cachée au fond du désert, dont la voix empruntait tour à tour les gémissements mélancoliques de la tourterelle, ou l'élan dramatique de Didon ou d'Ariadne? « Fortune impitoyable, m'as-tu assez persécutée! Tu as épuisé contre moi tous tes traits, tu n'en as plus qui te fassent craindre du reste des hommes. Tu t'es lassée à me tourmenter; les autres n'ont plus lieu d'appréhender ton courroux. Mais que te servirait-il d'avoir contre moi des armes? Le grand nombre des blessures dont tu m'as couverte ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. »

Abailard ne se contraignit plus davantage, il vint au Paraclet, et ses visites se renouvelèrent. Le père Théophile Reynaud n'a pas craint de faire soupçonner ce qui pouvait s'accomplir dans ces entretiens secrets. De même que les gardiens

Digitized by Google

Date Due

du sérail ne se privaient pas entièrement de certains embrassements avec les femmes commises à leurs soins, de même Éloys retrouva peut-être dans Abailard quelque chose de l'homme.

« Nous voyons d'après cela, dit Théophile Reynaud, combien faible fut la défense de Pierre Abailard qui, accusé de trop grande familiarité avec son amie Éloys et avec les autres novices, soutint que les eunuques comme lui pouvaient sans danger et en toute sécurité vivre avec les femmes. »

Le supérieur de Saint-Gildas contredisait donc cette défense lorsqu'il écrivait à son abbesse : « Il est de ma prudence de ne pas vous revoir. » S'il reconnaît que la tentation peut l'atteindre auprès d'elle, c'est que tout n'était pas anéanti chez lui. Ses efforts, ses luttes pour repousser des entrevues qu'il finit par accepter à la fin, révèlent suffisamment qu'il se sentait incapable d'opposer aucune résistance à ce que tenterait Éloys. Il est donc aussi supposable que, lorsqu'ils se rencontrèrent, un reste de volupté charnelle les fit s'étreindre encore.

On a fait d'Abailard un infortuné qui ne possédait plus rien pour aimer; mais quoi, se trouvait-il paralytique, sourd, aveugle ou muet? Lui était-il impossible de jouir d'Éloys avec les autres sens qui lui restaient? Il pouvait du moins caresser ces formes charmantes; blanche charnure des membres, gorge ferme « comme des

Digitized by Google

pommes de coings », cette jambe adorablement lustrée, qui faisait d'autant mieux pressentir toute la beauté du second étage. « Or, quant à l'attouchement, dit Brantôme, il faut avouer qu'il est très-délectable, d'autant que la perfection de l'amour c'est de jouir, et que jouir ne se peut faire sans l'attouchement; car, ainsi que la faim et la soif ne se peut soulager et apaiser sinon par le manger et le boire, aussi l'amour ne se passe ni par l'ouïe, ni par la veuë, mais par le toucher et l'embrasser. »

Était-ce tout? et ne leur restait-il pas ce baiser brûlant des lèvres qui se conjoignent et qui suffit à plonger l'être entier dans « un doux bain de délices et d'aise », quand les pointes des seins se redressent et que, sous l'action du plaisir, la bouche laisse échapper un râle voluptueux.

Lucien, dans ses courtisanes, montre à quel point les lascives Lesbiennes recherchaient la jouissance de ce baiser entre elles :

Deux courtisanes devisent ensemble, la première demande à l'autre ce qu'elle avait fait avec une de ses compagnes qu'elle lui désigne; et la courtisane interrogée lui répond aussitôt :

« Premièrement, elle me baisa... non pas seulement en joignant les lèvres, mais en ouvrant aussi la bouche, cela s'entend en pigeonne, la langue en bouche... et encore qu'elle fust semblable à nous autres, si est-ce qu'elle disoit avoir le cœur, l'affection virils... et puis je l'embrassay

Digitized by Google

Date Due

comme un homme, et elle me le faisoit, me baisoit et allentoit, et me sembloit qu'elle y prît plaisir outre mesure... »

Et lorsqu'Abailard n'aurait encore goûté que le spectacle de la vue, cela n'aurait-il pas aidé à le faire sortir de sa torpeur. Les yeux ne sont-ils pas appelés des mains incorporelles? « Certainement, puisque les yeux sont les premiers qui attaquent le combat de l'amour, il faut avouer qu'ils donnent un très-grand contentement, quand ils nous font voir quelque chose de rare en beauté... hé! quelle est la chose au monde que l'on puisse voir plus belle qu'une belle femme, soit habillée ou bien parée, ou nue entre deux draps? »

Enfin, si rien ne peut dépasser « la vertu amoureuse que porte en soy une belle jambe », la parole, en amour, ne joue-t-elle pas un rôle absolu? Les courtisanes de Rome se moquaient des gentilles dames patriciennes qui se livraient à leurs amants « muettes comme pierres ». Aussi, dans cette énumération des priviléges qu'Abailard conservait encore, ce don du langage éloquent ne peut être passé sous silence, puisque Éloys s'en servait comme d'un tout-puissant levier pour l'attirer à elle, pour vaincre tous les scrupules de ce fragile pénitent : c'est-à-dire la parole frémissante et débordée, dont ils ne se firent pas faute d'user dans leurs relations. Qui peut nombrer le charme de ces entretiens qui

Digitized by Google

contiennent « propos lascifs et mots folastrement prononcés, que quand Vénus seroit la plus endormie du monde, soudain, elle est esveillée; mesme que plusieurs dames, entretenant leurs amants devant le monde, fust aux chambres des reines et princesses et ailleurs, les pipoient, car elles leur disoient des paroles si lascives et si friandes qu'elles et eux se corrompoient comme dedans un lit. »

Ainsi, avec ce bouquet de jouissances qui restait à Abailard, et ce qu'il pouvait retrouver de l'homme sous les caresses d'Éloys, on pourrait encore composer un mets assez savoureux auquel ils goûtèrent l'un et l'autre, et peut-être rencontrèrent-ils dans leurs nouvelles tentatives amoureuses une apparence de réalité qui leur offrit quelque compensation.

Il est un fait que l'on doit se rappeler, c'est qu'Abailard avait été très-fertile en inventions amoureuses, et par conséquent ne devait pas manquer d'expédients pour réveiller des jouissances auxquelles Éloys renonçait si difficilement.

« Il se lit d'une grande courtisane insigne du temps de l'ancienne Rome qui s'appeloit Elefantina... laquelle estoit surnommée : aux douze inventions, parce qu'elle avoit trouvé douze manières pour rendre le plaisir plus voluptueux... »

Ce trait caractéristique était l'un de ceux qui avaient distingué Abailard. Il aurait pu prétendre

Digitized by Google

Date Due

là-dessus au même genre de renommée que celle de Guillaume d'Aquitaine, et c'est ce qui explique pourquoi ses contemporains l'ont cru difficilement enfermé sous sa tente, alors qu'il lui était facile encore de créer d'autres sensations pour remplacer ce qu'il ne possédait plus.

Éloys fut donc quelquefois consolée, et ces vers qu'on peut placer en sa bouche ne conviennent pas à certains instants de sa vie d'abbesse :

J'ai esté une belle vigne et le suis encore.
J'ai esté d'autrefois très-bien cultivée ;
Ast heure, je ne suis point, et si ne sçay
Pourquoi mon patron ne me cultive plus.

De quelle façon parvenaient-ils à détourner l'attention dont on ne pouvait manquer de les entourer ; quelle cellule, quelle tourelle éloignée les abrita secrètement ?

En 1787, on aurait pu retrouver un petit bâtiment assez laid, en pierres de taille, qui n'avait pas été compris dans la clôture du monastère. Un voyageur, dont parle Crauford, dit que cette construction avait été faite sur le bord d'un ruisseau, et se trouvait, paraît-il, assez isolée du couvent. Abailard y avait, dit-on, habité. Il n'y aurait rien d'étrange à ce que cet endroit écarté ait été choisi de préférence par les deux époux, lorsqu'ils se trouvaient réunis, pour goûter certains entretiens, souvent difficiles à faire naître au milieu de toute une communauté.

Ainsi ce que le Paraclet eût possédé de plus émouvant dans ses ruines serait précisément ce qu'on en aurait élagué. Ce corps de bâtiment grossier qu'on avait transformé en moulin et ensuite en lavoir, auquel nul ne songeait, aurait offert à lui seul plus d'importance historique que tout l'ensemble de l'abbaye.

Tandis que le visiteur parcourait curieusement toutes les salles du monastère, il passait indifférent à côté de cet étroit édifice sans apparence, alors qu'il eût été d'un intérêt palpitant de rechercher par quelle secrète issue Éloys aurait pu s'y rendre, de refaire ce trajet qu'une femme amoureuse accomplissait, insouciante du péril qui pouvait l'atteindre dans ses courses nocturnes.

Chose étrange ! les chroniques du temps, comme Abailard l'avoue dans une relation de ses malheurs faite a un de ses amis, nommaient encore d'autres personnes que l'ancienne prieure d'Argenteuil dans les causes de son rapprochement du Paraclet. Un certain passage très-caractéristique d'une lettre d'Éloys prouve d'une façon péremptoire que les religieuses ressentaient un assez vif attachement pour le moine de Ruys. « On nous appelle vos sœurs, nous nous disons vos filles, et s'il y avait dans la nature des termes plus tendres, nous nous en servirions pour vous marquer ce que nous vous sommes. »

On voit que, n'osant écrire le nom d'amante,

Digitized by Google

l'auteur de cette lettre se plaît à lui laisser supposer qu'il en trouvera pour lui-même les sentiments chez les filles de la communauté qu'il dirige. Abailard, se décidant à venir au Paraclet, savait fort bien ce qui l'attendait. Ce fut sans doute un assez joli regain de plaisir, et qui peut se comparer à l'attrait de certains jours d'automne, où la nature garde encore quelques sourires pour les âmes désenchantées.

L'abbé de Saint-Gildas de Ruys pouvait se consoler encore des rigueurs de sa destinée, mugueter et attoucher les jeunes novices qu'Éloys avait formées par ses soins. Périclès, dans la maison d'Aspasie, possédait ainsi quelques-unes des élèves de celle qu'il ne cessait pourtant point d'aimer. Abailard se disait bien, il est vrai, le père des religieuses du Saint-Esprit, mais il couchait peut-être avec ses filles, comme Loth aux premiers siècles de la création.

Qu'était devenu ce fils d'Abailard et d'Éloys, élevé secrètement? Les chroniques reviennent rarement sur lui et cependant il n'est pas douteux qu'Astrolabe ait occupé la pensée de ses étranges parents. Abailard surveillait son éducation du fond de sa retraite. Nous en avons la preuve incontestable dans une pièce manuscrite, où l'on trouve des vers adressés à son fils.

En 1838, M. Cousin publia, dans le second volume de ses *Fragments philosophiques*, une composition d'Abailard, tirée d'un manuscrit de la

bibliothèque Cottonienne. M. Régnier, professeur d'histoire au collége royal de Saint-Omer, découvrit dans la bibliothèque de cette ville un manuscrit plus complet encore de ces vers. Enfin, à ces deux textes, il faut ajouter celui d'un manuscrit burneyen, copié à la fin du XIII^e^ siècle ou au commencement du XIV^e^ et qui se trouvait en 1846, ainsi que le manuscrit cottonien, au British Museum. M. Wright, garde du British Museum, a tiré de ces deux manuscrits un texte qu'il a publié dans les *Reliquiæ antiquæ* — 1^er^ juillet 1839. — A la fin de ce morceau sont trente-neuf vers qui ne se trouvent pas dans le texte de M. Cousin, et dont six seulement sont dans le manuscrit de Saint-Omer. En voici un fragment :

« Il y a deux choses difficiles à garder : un beau chat et une belle femme dont on admire communément les charmes. Qu'on pare une jeune fille pour la marier, rien de plus naturel ; mais le premier soin d'un mari sage est de lui ôter ses atours.

« S'appliquer à garder une femme ou chaste ou libertine, vains efforts! Pour la première c'est inutile; c'est impossible pour la seconde.

« . . . . . Que de fois par de justes reproches on acquiert le droit de se plaindre justement! Croyez qu'elle est en garde contre sa propre beauté; il n'est rien qu'elle ne fasse pour déjouer les calculs des hommes par sa conduite irréprochable.

Digitized by Google

Date Due

« La femme est en général un être fragile; c'est ce qui rehausse d'autant plus sa vertu singulière. Celle qui se montra si douce pour des gens qui ne le méritaient pas, qui, plus tard, épousa l'homme qu'elle aimait, doit par cela même avoir plus de mérite aux yeux de son mari.

« L'acte même de repousser un homme donne ensuite à la femme un attrait de plus, et le mari se rappelle avec plaisir les craintes de la jeune fille.

« Ce serait pour moi un grand étonnement qu'une femme aimât un enfant d'un autre lit, comme on dit que Phèdre aima son beau-fils.

« Le serviteur chéri du maître court grand risque de déplaire à la femme toujours prête à voir en lui un espion. »

La seconde partie de ce morceau offre moins de finesse, le style en est lourd, diffus, illogique.

« Il faut qu'une femme aime bien les plaisirs de la volupté pour préférer un homme à son frère. Si vous connaissez quelqu'un qui aime mieux sa femme que sa mère, tenez pour certain qu'il est l'esclave des passions.

« Ceux que la nature n'a pu contraindre à aimer leurs parents, ceux-là deviendront difficilement vos amis malgré toutes vos avances! Le mauvais fils ne peut faire un honnête homme, et gardez-vous de prier pour qui n'a point les prières de sa mère.

Digitized by Google

« Ne faites pas l'affliction de vos parents en leur préférant une femme. Attendez leur mort si vous pouvez leur survivre. Prompte est la vengeance du Très-Haut sur celui qu'ont maudit ses frères. Insensé qui ose l'affronter. »

On ne saurait vraiment aller plus loin sans faire naître la fatigue. Cette froide et quinteuse pédagogie détonne au milieu de ces lettres d'amour. C'est le vieillard posant une lèvre glacée sur la bouche rose de l'enfant. C'est le saint dont le cœur a fini de battre en des ossements desséchés.

Il est cependant curieux d'entendre Abailard parler ainsi de ce qu'il aime le plus au monde : la femme. On croirait y voir le dépit du moine qui ne peut se débarrasser d'un célibat qui l'obsède, ou le langage d'un homme qui voudrait cacher son jeu tout en essayant de se distraire de temps à autre.

Lorsque Abailard confessait que la statue de la Vierge lui semblait emprunter quelquefois les traits de son ancienne maîtresse, Éloys aurait pu lui répondre à son tour que ce pâle crucifié qui s'offrait tout nu à ses lèvres lui rappelait aussi la figure du prêtre qu'elle aimait.

En cela elle n'aurait que devancé et confirmé les sensations qu'éprouvaient auprès de ce muet supplicié, hôte de chaque cellule, les religieuses des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Cet homme, aux plaies saignantes, dont les bras étendus semblaient

Digitized by Google

Date Due

devoir se refermer sur elles, les attirait, les fascinait. Plus d'une recluse dans son délire le vit descendre de la croix, entrer dans sa couche, et ne la quitter qu'après lui avoir imprimé les marques de sa présence.

Sainte Gertrude, une de ses amantes effrénées, raconte qu'elle retirait a Jésus les clous qu'on avait mis à chacun de ses membres, et qu'en recompense il la baisait et lui passait la main sur le cou.

Quelquefois, elle se plaint avec une certaine coquetterie qu'il l'abandonne, et lui témoigne sa joie lorsqu'il revient : « Étant, dit-elle, au milieu du dortoir, je leve la tête, et je vous vis, mon très-doux amour, beau par-dessus tous les enfants des hommes, en forme d'un chaste et aimable adolescent, les yeux de mon âme et de mon corps en furent fort satisfaits...

« Aussitôt que vous eûtes appliqué votre beau et très-aimable visage au mien, vos yeux divins à mes yeux, je ressentis une lumière douce et savoureuse qui pénétra dans les parties les plus intimes de mon corps; ma chair sembla anéantie, et je me sentis vider moi-même jusqu'à la moelle des os...

« Récitant mes prières, il m'est arrivé que, pendant un seul psaume, vous avez baisé mon âme très-amoureusement jusqu'à dix fois, baiser qui surpasse en douceur tous les parfums et le nectar le plus délicieux... Vous avez aussi jeté

Digitized by Google

sur moi vos divins regards et vos amoureuses œillades, et j'ai ressenti en mon âme vos chastes et étroits embrassements. »

On le voit, même à travers le mysticisme religieux dont elle s'enveloppe, la femme au moyen âge réapparaît toujours avec ses sens déchaînés, altiers, indomptables. A l'ombre du crucifix, on a le spectacle de la passion qui se dévore elle-même.

S'il prenait fantaisie à l'abbesse du Paraclet de chercher dans les textes sacrés quelque apaisement à ses maux, elle y retrouvait les mêmes scènes voluptueuses, elle pouvait dire avec plus de vérité que jamais : « Partout où je tourne les yeux, partout où je porte mes pas, ces images chères et dangereuses me poursuivent. »

Le Cantique des cantiques, ce code des sérails chrétiens, feuilleté chaque jour par quarante ou cinquante religieuses pour les exercer aux nuits solitaires, ce pieux fragment qui met en scène les secrets de l'oreiller biblique, n'est-il pas le plus docte enseignement en matière amoureuse que l'on ait jamais recueilli?

L'Écriture, en peignant ces nuits délicieuses, n'a sûrement pas l'intention de prétendre que la chasteté est plus délicieuse encore et qu'or la préfère à quelqu'un « qui passera la nuit entre vos mamelles comme un sachet de myrrhe ».

Les récits kaldaïques sont remplis de ces précieux exemples, et toute héroïne d'Israël a son

Digitized by Google

Date Due

livre à part. Rappelons-nous ces pages si colorées d'orientalisme : Judith, Dalila, et jusqu'à cette belle jeune femme du charpentier Joseph, recevant sous son toit un étranger mystérieux, auquel les lois de l'hospitalité hébraïque voulaient qu'elle appartînt toute une nuit, et dont la légende a fait le galant Gabriel. Ce divin émissaire ne sera pas étranger à la naissance de celui qu'on nomma plus tard le Nazaréen; mais qu'importe, en sera-t-il moins grand pour n'avoir pas été conçu par le rêve ou l'extase?

Ainsi la femme embrasée d'amour, qui prend les textes divins, y retrouve encore le cygne de Léda qui revient sous la figure du Saint-Esprit coucher avec les vierges de Nazareth.

Il est une légende, une belle et amoureuse légende, qui a traversé le moyen âge sous différents noms, qu'on a fait revivre au XVI^e^ siècle, que Goëthe a interprétée pour son compte, c'est l'histoire de la fiancée de Korinthe. Nous la racontons ici, non pas comme les fabliaux l'ont embellie et surchargée, mais telle que l'antiquité permet de la reprendre avec les vestiges qu'elle en a laissés. Phlégon, un affranchi de l'empereur Adrien, paraît en être le premier chroniqueur.

Il y avait un jeune homme que ses parents avaient fiancé de bonne heure à une jeune fille de Korinthe. Quelque temps avant l'époque fixée pour le mariage, il s'en va retrouver celle qui devait être sa compagne. On lui a laissé ignorer

Digitized by Google

que les parents de sa future épouse et elle aussi ont embrassé le christianisme. A son arrivée, il est près de la douzième heure aux étoiles; accablé de lassitude, il entre dans la chambre qui lui a été préparée, se couche, et tombe dans un profond sommeil.

Tout à coup la porte glisse doucement, et voilà qu'une belle étrangère, vêtue de blanc, entre à pas furtifs, et s'en vient baiser le dormeur. Il s'assied sur son lit, et veut attirer à lui la pâle créature. « Qui es-tu, ô jeune femme, et pourquoi ta figure est-elle entourée de bandelettes, comme celle d'une morte? Il me semble que je t'ai connue avant ce jour.

— Ami, je suis celle que tu viens pour épouser. Voici l'anneau des fiançailles que tu mis à mon doigt aux fêtes de Dionysios. Voici la formule du serment que tu écrivis sur mes tablettes, jurant d'être à moi pour jamais.

— Eh quoi! c'est de la sorte que je te retrouve? Pourquoi ces membres décharnés, cette face livide; est-ce ainsi que tu te prépares pour les noces?

— Plus de noces, hélas! j'appartiens au tombeau; un monde nous sépare; un vœu de ma mère malade m'a vouée au cloître. Pendant ton absence, des prêtres d'un nouveau culte m'ont couchée toute froide au fond de la terre, sans autre compagne que ce muet crucifié, qui ne me fait aucune caresse. Mais l'amour a été assez

Digitized by Google

Date Due

fort pour soulever le couvercle de ma bière, car ma virginité me pèse et mon être attend toujours la première nuit nuptiale.

— Viens près de moi, ô ma funèbre épouse ! il y a assez de flamme dans mon corps pour réchauffer le tien, assez de désirs au fond de mes sens pour te faire revivre ; viens, et tu connaîtras ce que les ministres de l'Église veulent tuer chez les amants. »

Sous l'ardeur de ses baisers, elle se ranime. A son front renaît une vague rougeur ; à sa lèvre pâle, la bouche du jeune homme fait courir un frémissement ; leurs membres se rejoignent et leurs corps se fondent dans un mutuel embrassement. A l'heure où l'Érèbe livre passage au cortége des esprits, ils s'attablent ensemble pour le repas savoureux.

La nuit s'achève, nuit de délire, entrecoupée de cris confus d'ivresse. La jeune morte, pâmée de plaisir, oublie de regagner son étroite demeure, lorsque le chant du coq annonce le retour de l'aube qui disperse les fantômes. — « Adieu, dit-elle, adieu ! toi qui m'as fait oublier les longues tortures du caveau glacé ! Il faut m'échapper de cette couche si chaude ; demain, demain, à minuit, je reviendrai !

— Quoi ! sitôt partir ? Non, non, ma chère maîtresse, ma femme ! Maintenant nous sommes unis l'un à l'autre. Si tu pars, je te suivrai.

— Il fait bien froid où je retourne... »

Digitized by Google

Mais quelqu'un entend ce débat... C'est la mère de la jeune fiancée. Elle entre, et voit sa fille, enveloppée d'un suaire, entre les bras de son amant éperdu. « O terreur! est-ce mon enfant revenu de l'autre monde?... Vite, vite, un exorciste, qu'il chasse cette apparition...

— O ma mère, vous êtes bien pressée de me renvoyer à mon cercueil! Pensez-vous donc que vos prêtres l'aient cloué assez solidement avec leurs paroles? Pensez-vous que je ne revienne malgré eux réclamer mes droits sur celui que j'aime? L'Église se figure dompter les désirs de l'ardente nature, empêcher que la vierge qu'elle ensevelit ne puisse s'échapper de la prison des ombres pour se donner encore aux mortels. Vaines croyances, mère, sachez-le; plus d'une, qu'on a descendue avec l'amour et la jeunesse, s'est retournée dans la terre, et son linceul a bougé...

« Las, ami, tu m'appartiens; il faut que tu me suives et que tu meures. Élevez un bûcher pour nos funérailles, nous y monterons, et nous irons à nos anciens dieux. »

Eh bien, cette jeune fille qui revient trouver furtivement son fiancé, c'est la nature qu'on ne peut vaincre et qui, un moment domptée, finit par renaître plus impérieuse et plus redoutable.

Goëthe fait dire à l'apparition, en parlant de celui qu'elle aime : « Lui mort, j'en aurai d'autres, et toute la jeune race slave succombera à

Digitized by Google

Date Due

ma fureur. » Qu'est-ce que cette parole, sinon l'expression de ce fait absolu, que la nature mordra de ses dents furieuses depuis la courtisane assaillie par la fougue des désirs, jusqu'à la vestale qui croira lui échapper ?

La nature est comme les dieux païens au moyen âge ; l'Église ne cesse de leur crier tout le temps : « Mourez ! » Or, c'est une preuve incontestable qu'ils sont toujours debout.

Digitized by Google

ABAILARD ET L'ABBÉ DE RANCÉ

La solitude où j'ai cru trouver un asile contre vous, désoccupé de tout le reste du monde, vous laisse seule remplir mon cœur et mon esprit, et je suis convaincu que c'est un soin inutile que de travailler à ne plus vous aimer.

Abailard à Éloys.

Est-ce par un soin prémédité qu'Éloys a voulu prévenir Abailard contre les bruits d'une vocation qu'elle se flatte de ne posséder jamais? On ne voit point de résistance plus affirmée à l'idée de servir l'Église que celle qu'elle témoigne en certains endroits.

« Je n'ai de souci que celui de vous plaire, » écrit-elle à son abbé, comme si elle eût craint qu'il ne se méprît sur son compte. « Oui, c'est votre commandement, et non pas, comme on le

Digitized by Google

Date Due

pense, une vocation sincère qui m'a enfermée dans les demeures de la pénitence. » Ainsi, elle n'eût pas demandé mieux que d'en sortir. « Je ne cherche point cette couronne que fait mériter la victoire..., » ajoute-t-elle encore, et si, dans une autre lettre, elle prétend n'appartenir qu'à Dieu, on voit bien qu'elle n'a en vue que de rassurer Abailard qui, par un scrupule subit, hésite à continuer leur correspondance.

« Pour moi, qui ai trouvé tant d'enivrement à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni cesser d'en gémir autant qu'il est possible en rappelant ces voluptueux instants à ma mémoire. » Voilà le cri qui s'échappera sans cesse de sa bouche, et jamais le cœur ne resta plus embrasé sous le suaire. Jamais le sel et l'eau que l'Église jette sur le corps de la religieuse qu'elle prend dans son sein ne furent plus impuissants à chasser l'amour. « Ne me fuyez donc plus, écoutez mes soupirs, s'écrie Éloys ; soyez-en le témoin, puisque vous en êtes la cause. »

Abailard n'essaye pas non plus de se faire illusion : « Je combats en vain des sentiments trop tendres, » dit-il de son côté. Et ailleurs, cette phrase : « Votre vocation n'étant pas plus accomplie que la mienne, » ne révèle-t-elle pas une lassitude et un dégoût absolu de l'existence monastique?

On pourrait presque avancer qu'Éloys eut toute

Digitized by Google

sa vie présente à la mémoire l'heure funèbre qui enchaîna pour toujours sa liberté. Après même que les riantes années d'Argenteuil sont passées, à l'ombre des grands bois qui environnent son monastère, elle apparaît comme poursuivie par l'obsession de ses souvenirs :

« Pourrais-tu avoir oublié ce jour imposant et sombre où, comme des victimes qui attendent la mort, nous étions au pied des autels? Que de larmes coulèrent de nos yeux dans ces cruels moments! A la fleur de la jeunesse, je disais un adieu éternel au monde, je baisais le voile sacré avec des lèvres glacées. Les autels tremblèrent, les lampes pâlirent, le ciel crut à peine à la conquête qu'il faisait, et les anges entendirent avec étonnement les vœux prononcés par ma bouche. Je m'avançais cependant vers ce sanctuaire redoutable : ce n'était pas sur la croix que mes yeux étaient fixés, mais sur toi seul. Le zèle de la religion ni la grâce ne faisaient point ma vocation : c'était un amour malheureux, et je ne me perdais ainsi tout entière que parce que je perdais mon amant. »

Je ne crois pas qu'on retrouve dans toutes les lettres d'Éloys un mouvement dramatique plus fortement accusé, malgré la pompe un peu déclamatoire du récit. De quel invincible effroi l'âme y semble pénétrée; en même temps avec quelle brièveté saisissante Éloys fait ressortir l'incident du *oui* fatal : « Le ciel crut à peine à

Digitized by Google

Date Due

la conquête qu'il faisait! » C'est bien la femme si fortement possédée qu'elle se figure voir le ciel et la terre intéressés aux combats qu'elle soutient.

Abailard, en qui M. Guizot n'a pas voulu voir « un moine rigide, qui, d'une main de fer, pétrit impitoyablement pour le ciel cette argile toute palpitante des passions de la terre, » a-t-il laissé échapper une parole trop sombre, le zèle de l'apôtre a-t-il communiqué à son style une sévérité inaccoutumée? L'emportement succède vite à la soumission apparente d'Éloys :

« D'où viennent vos froideurs? Ne serait-ce point que l'excès de ma tendresse, qui ne vous laisse plus rien à désirer, aurait ralenti vos feux? Une triste expérience me fait connaître que l'on fuit ceux à qui on a trop d'obligation, et que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme au lieu de sa reconnaissance. J'ai trop mal défendu mon cœur : vous l'avez pris sans peine, ingrat! vous le rendez de même, mais je n'y consens pas; et quoique je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conservé, malgré moi, celle d'être aimée de vous et de mourir en vous aimant... Souffrez au moins ma passion comme une chose dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas! quelle lâcheté à moi de parler ainsi!..... Vous m'y forcez, cruel! pourquoi ne m'aimez-vous plus? pourquoi au moins ne me trompez-vous pas? Vous ne daignez point seulement me

Digitized by Google

laisser aucun moyen de vous excuser. Quoi! pouvez-vous bien vous résoudre à ne me voir jamais?... Ne vous y trompez pas, vos serments vous ont donné à moi, et je n'ai fait d'autre profession que d'être à vous. Rien ne doit séparer nos cœurs. Je me suis enfermée parce que vous l'avez voulu. Voilà le secret de ma vocation, vous le savez, et cependant votre froide indifférence est tout le fruit de ma prison. »

C'en est fait, les digues sont rompues; la passion vient hulluler terrible et sans merci au fond de l'âme. Ah! malheureuse! on te croit l'épouse d'un Dieu, et tu n'es encore que l'esclave de l'amour et d'un homme! O ciel! daigne me secourir.

Ouvrez Pope ou Colardeau après la peinture véhémente de cette crise suprême, et voyez s'ils ont heurté autre chose que des mots. Éloys, en s'adressant aux religieuses du Paraclet, leur dira avec beaucoup de grâce :

Chères sœurs, de mes fers compagnes innocentes,
Sous ces portiques saints *colombes gémissantes;*
Vous qui ne connaissez que ces faibles vertus
Que la religion donne... et que je n'ai plus;
Vous qui, dans les *langueurs d'un esprit monastique,*
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude et non par sentiment...

C'est ainsi qu'une abbesse qui se respecte parle

Digitized by Google

Date Due

avec dignité des amants qu'elle a eus autrefois.

O poëte, ô rhétoricien! il s'agit bien de *langueurs monastiques!* Est-ce que tu ne vois pas que cette femme est ivre de passion jusqu'à la mort, qu'elle est « frénétique et amoureusement enragée? » Est-ce là cette soi-disant nature domptée par la grâce qu'on a prétendu qu'Abailard emportait aux cieux dans ses bras d'apôtre?

Sans vouloir chercher aucun raprochement systématique, on ne peut s'empêcher de trouver certains rapports entre la situation d'Abailard, enfermé dans sa sauvage retraite de Saint-Gildas de Ruys, et celle de ce fameux abbé de Rancé qui, frappé d'un désespoir subit, fuyait vers l'abbaye de la Trappe, versant à la fois des larmes de repentir et d'amour pour la maîtresse qu'il n'avait plus. Si l'on en croit les traditions, il possédait même un débris de ses restes mortels.

Le savant s'était révélé en lui dès le berceau; à douze ans il donnait son Anacréon avec commentaires. Plus tard, pourvu d'un canonicat, il n'etait pas donné à Rancé de voir comme Abailard, le théologien du XII^e^ siècle, la France manquer d'hôtelleries pour loger le nombre toujours croissant de ses auditeurs, mais sa parole avait du torrent ainsi que celle de Bourdaloue, dit Chateaubriand.

Les hallucinations romanesques qui le poursuivaient en plein cloître ne sont point sans

Digitized by Google

analogie avec les visions séductrices qui assaillaient le moine de Ruys.

Il est curieux de revenir sur le fameux incident vrai ou faux qu'on disait avoir plongé sous le froc un abbé de cour.

L'abbé de la Trappe, disaient les entretiens de Timocrate et de Philante, connu autrefois sous le nom d'abbé de Rancey, est un homme nay avec beaucoup d'esprit et d'inclination pour le monde. S'étant donné à l'Eglise, selon la coutume du siècle, afin de jouir des bénéfices dont la piété des princes l'a enrichie, il en obtint de considérables. Il vécut fort longtemps en véritable abbé, c'est-à-dire en libertin et en homme à bonnes fortunes; aussi n'en pouvoit-il manquer, fait comme je vous le dépeins; un grain ou deux d'impiété, assaisonnée d'esprit, estant pour les femmes galantes d'un ragoût merveilleux. Il y a apparence que s'il eut esté aussi fin politique que parfait amant, la cour l'auroit possédé plus longtemps.

. . . . . .

« Je vous ai déjà dit que l'abbé de la Trappe estoit un homme galant, et qui avoit eu plusieurs commerces tendres; le dernier, j'entends qui ait éclaté, fut avec une duchesse, fameuse par sa beauté, et qu'après avoir heureusement évité la mort au passage d'une rivière où on l'a cru quelque temps noïée, la rencontra peu de mois après

Digitized by Google

Date Due

dans la petite vérole dont elle fut attaquée l'an 1657. »

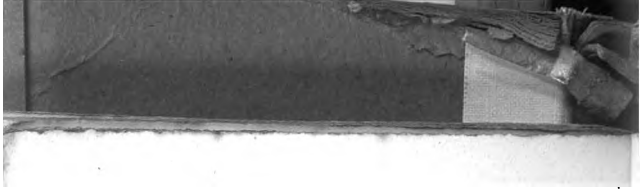
Cette duchesse était Mme de Montbazon. Un jour en se promenant, un pont qu'elle traversait s'écroula tout à coup, et l'on avait cru sa perte certaine; comme il n'en avait rien été, cependant, cela inspira plus tard cette épitaphe à une femme d'esprit :

Cy git Olympe, à ce qu'on dit.
S'il n'est pas vray comme on souhaite,
Son épitaphe est toujours faite.
On ne sait qui meurt ni qui vit.

En effet, celle qui écrivait ces vers ne se trompait que d'une heure, car la duchesse de Montbazon mourait quelque temps après, emportée par une maladie épidémique.

« L'abbé, qui alloit de temps en temps à la campagne, y étoit lorsque cette mort imprévue arriva. Ses domestiques, qui n'ignoroient pas sa passion, prirent soin de lui cacher ce triste événement, qu'il apprit à son retour d'une manière fort cruelle; car, montant tout droit à l'appartement de la duchesse où il lui estoit permis d'entrer à toute heure, au lieu des douceurs dont il croyoit aller jouir, il y vit pour premier objet un cercueil qu'il jugea estre celui de sa maîtresse, en remarquant sa teste toute sanglante qui estoit par hasard tombée de dessous le drap dont on l'avoit couverte avec beaucoup de négligence, et qu'on

Digitized by Google



avoit détachée du reste du corps, et éviter ainsi de faire un nouveau cercueil qui fût plus long que celuy dont on se servoit, et dont on avoit si mal pris la mesure qu'il se trouvoit trop court d'un demy pied... »

Sans apporter aucune affirmation aux faits précédents, on doit rechercher leur cause de possibilité.

En quittant la chambre funèbre, Rancé a-t-il pris cette tête, comme on a bien voulu le dire, pour l'emporter avec lui au couvent de la Trappe? Si l'on réfléchit, comme le fait remarquer l'auteur de la vie de Rancé, que ceux qui nient l'anecdote de Larroque, Maupou, Le Nain de Tillemont, n'apportent aucune preuve de leur négation, les incrédules n'ont plus pour eux, dit Chateaubriand, que l'invraisemblance du cercueil trop court. De plus, l'abbé de Rancé, qui seul aurait pu confondre les auteurs d'un semblable récit, n'a jamais voulu s'expliquer là-dessus, si ce n'est cependant avec Saint-Simon, son ami, qui nie l'anecdote en question; mais on dirait qu'il cherche à débarrasser la mémoire de Rancé d'une chose dont la publicité l'avait sans doute embarrassé de son vivant, car aucune preuve solide n'est donnée à l'appui de ce qu'il avance.

Continuons à étudier cet incident si discuté, au point de vue de l'hypothèse.

Il est naturel qu'une absence de l'abbé ait

Digitized by Google

Date Due

donné le temps à la mort de surprendre la femme qu'il aimait, d'autant mieux que cette mort fut prompte. Quoi de plus vraisemblable qu'à son retour, pressé d'embrasser sa maîtresse, il monte chez elle sans prévenir ses gens, par des endroits dérobés connus de lui, et soit témoin d'un aussi terrifiant spectacle? La crainte a dispersé ceux qui devaient rester auprès du corps. Rancé accomplira donc à lui seul la veille funèbre, et peut-être, dans un moment de délire, poussera-t-il l'égarement jusqu'à s'emparer de cette belle tête qui a si longtemps reposé sur son sein.

Tout est possible à un amant au désespoir, et les religieux de la Trappe qui ont repoussé le fait, uniquement parce qu'il blessait « la susceptibilité de leur vertu, » retiraient ainsi à Rancé l'un de ses plus hauts titres à l'intérêt passionné de l'histoire.

Saint-Simon, tout en démentant que M^me^ de Montbazon soit morte pendant un voyage de son amant à la campagne, insinue que la décollation pourrait bien n'avoir été que l'œuvre d'une étude anatomique. Rancé aurait donc obtenu de la famille la tête de celle qu'il avait adorée, et c'est ce que Chateaubriand veut faire admettre. Mais cette assertion est douteuse, car la famille aurait hésité, craignant peut-être de s'exposer aux commérages de la cour.

Quoi qu'il en soit, et toujours sans rien conclure, si l'on admet que cette tête ait partagé la

Digitized by Google

cellule de l'abbé de la Trappe, elle y avait toujours été apportée par lui secrètement, du consentement des héritiers, ou par suite d'un rapt pour lequel on n'aura pas osé le poursuivre. Le Journal de Henri III raconte que Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers firent embaumer les têtes de La Mole et de Coconnas, leurs amants décapités, et « qu'elles les gardèrent parmi les marques de leur amour ».

Bossuet, envoyant à son ancien condisciple les deux oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de M^me^ Henriette, lui écrivait : « J'ai laissé l'ordre de vous faire passer deux oraisons funèbres qui, parce qu'elles font voir le néant du monde, peuvent avoir place parmi les livres d'un solitaire, et qu'en tous cas il peut regarder comme *deux têtes de mort* assez touchantes. » N'y a-t-il pas là dans ces paroles une allusion très-directe à l'événement dont chacun s'entretenait?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a montré à la Trappe une tête de mort qu'on disait être celle de M^me^ de Montbazon, ainsi que le témoigne ce curieux passage inséré dans les œuvres du chevalier de Bertin : « Nous voici maintenant à Anet. La petite statue de Diane de Poitiers en pied n'est point sans doute aussi intéressante que la tête même de M^me^ de Montbazon apportée à la Trappe par l'abbé de Rancé, et conservée dans la chambre de ses successeurs. »

Digitized by Google

Date Due

Les poëtes devaient s'emparer de l'incident en question, de même que les amours d'Abailard et d'Éloys furent chantés par Colardeau et Pope, et j'avoue qu'on les reconnaît trop chez eux sur un pareil terrain pour être tenté de les en chasser. C'est Nicolas Barthe qui s'est chargé de peindre cette fameuse nuit sur laquelle on ne cessera jamais de revenir; il suppose que Rancé enfermé à la Trappe en transmet le récit à l'un de ses anciens compagnons et qu'il lui fait encore une fois le portrait de M^me^ de Montbazon. . . . . .

..... Mon cœur charmé brûloit de la revoir,
Je devançois une heure au plaisir consacrée,
Je volois dans les bras d'une femme adorée,
Même elle avoit fixé l'heure, le lieu, le jour;
Hélas! je me croyois attendu par l'amour,
J'arrive, il étoit nuit, tout palpitant de joie,
Je retrouve dans l'ombre une secrète voie.
J'entre, tout se taisoit; je la cherche de l'œil.
Soudain près de son lit j'aperçois un cercueil.
Je m'arrête, j'y cours et d'un regard avide...
Dieux! je vois un corps pâle, inanimé, livide.
Ce corps étoit sans tête, et mon œil égaré
Ne trouve en la cherchant qu'un tronc défiguré.
Tout à coup sur un marbre, une toile étendue,
Nouvel objet d'horreur, se présente à ma vue.
Je quitte le cercueil; j'approche épouvanté;
Je soulève en tremblant ce voile ensanglanté.
Ah! puis-je retracer cette image effrayante?
C'étoit sa tête, ami, la tête d'une amante!
. . . . . .

Digitized by Google

Me vois-tu tout à coup enflammé, sans couleur,
Frémissant d'épouvante et muet de douleur?
Je la reconnoissois, cette beauté flétrie;
J'ignorois si le fer avoit tranché sa vie;
J'allois, j'errois, tantôt sur sa tête penché,
Tantôt près du cercueil en silence attaché.
Que de fois j'embrassai ce déplorable reste,
Je voulus me plonger dans ce cercueil funeste,
Et près d'elle, vivant, descendre chez les morts!
J'entends du bruit, ce bruit arrête mes efforts.
Je crus qu'on s'avançoit vers ce toit solitaire;
A des yeux indiscrets je songe à me soustraire,
Et la crainte et l'horreur précipitent mes pas.
Je conservois sa gloire en pleurant son trépas.
Tremblant je m'échappai d'un lieu plein de son ombre.
Les étoiles encor brilloient dans la nuit sombre;
Je fuis vers ma demeure, éperdu, tourmenté,
La tête et le cercueil erroient à mon côté.
. . . . . .

Un dernier trait de ressemblance d'Abailard et de Rancé, ce sont les visions qu'ils eurent, l'un sur les grèves de Bretagne, et l'autre dans l'avenue de Veretz. Rancé s'y promenant un jour, en songeant sans doute à celle qui n'était plus, remarqua subitement un embrasement lointain: il accourt, l'embrasement fait place à un lac de flammes au milieu duquel s'élève le corps d'une personne qu'il connaît bien, à demi consumé par le feu. La frayeur le prend et il s'enfuit.

L'abbé de Saint-Gildas n'était pas hanté par

Digitized by Google

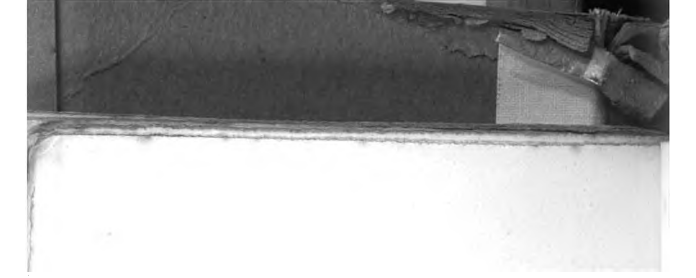
Date Due

un spectre aussi formidable, mais, à toute heure et partout, il retrouvait cette forme vivante marchant vers lui, et l'appelant. « Lorsque je suis rentré dans le cloître, tous ces rochers escarpés, ces montagnes inaccessibles, cette vaste étendue de mer dont la vue est pour ainsi dire accablée, ces déserts, ces rivages battus par les flots, enfin tout ce qui dans ces lieux n'est capable que d'inspirer de l'horreur, disparaît à ma vue et je retrouve mon ancienne Éloys. »

Ainsi ces deux hommes à la fleur de l'âge fuient vers le cloître, blessés à mort par celles qu'ils ont aimées ; mais le moine emmenait avec lui une femme jeune et ardente à laquelle il revint plusieurs fois, et l'abbé n'emportait qu'un peu de poussière dans son manteau, à moins que ce ne fût un portrait, ou seulement quelque souvenir redoutable en son esprit. Ils croyaient donc trouver l'oubli au fond d'une nature ravagée comme eux?

Si Rancé passait ses jours à creuser une tombe et à la remplir de terre, c'est qu'il se figurait en même temps y entasser les souvenirs qui l'obsédaient ; mais, comme Abailard, ce fossoyeur de l'amour a pu s'écrier : « Non, les déserts n'éteignent pas les feux qu'on y porte. »

Digitized by Google



LA VALLÉE DE L'ARDUSSON

LES IMPÉNITENTS DE L'AMOUR

> Embrasse-moi pour la dernière fois; embrasse-moi tant que ton baiser vit encore plein de flammes. Ainsi ton esprit et ton âme passeront doucement de ma bouche en mon cœur.
>
> BION, *Idylle.*

Si l'on en croit le témoignage des prélats et des évêques contemporains, Éloys avait fait de l'abbaye du Saint-Esprit une autre montagne Sainte-Geneviève, et la chaire d'enseignement y comprenait la rhétorique, la philosophie, le latin, le grec et l'hébreu.

Un des monuments de cet enseignement se retrouve dans l'usage qui s'était perpétué jusqu'au XV^e^ siècle de célébrer en grec la messe de la Pentecôte.

Une autre abbaye, le monastère de Ganders-

Digitized by Google

Date Due

heim en Saxe, avait brillé déjà au IXe siècle avec la religieuse Hroswitha, auteur de drames religieux qu'elle faisait jouer aux nonnes devant le grave auditoire des Othons.

Éloys se contentait d'avoir fondé une école, mais elle n'empêchait pas l'ennui et la débauche de se glisser parmi les religieuses, et s'en expliquait devant Abailard avec un certain embarras.

« On vous a dit, lui écrit-elle, que quelques-unes de nos sœurs donnaient de mauvais exemples, et qu'il y avait du relâchement parmi elles. » A ce premier fait, signalé à Abailard, l'abbesse ajoutera un peu plus loin le récit d'un petit événement qui venait de troubler le Paraclet. « Une jeune religieuse, par une adresse qui m'est inconnue, a trouvé le moyen de se sauver, et l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle était aimée, elle est allée en Angleterre. »

On voit que celle qui le raconte n'en est nullement surprise et qu'une semblable violence, faite sur sa personne par Abailard, l'eût trouvée dans les mêmes dispositions que la recluse dont elle parle. Aussi a-t-on le droit de s'étonner en l'entendant décrire la surveillance qu'elle exerce. « Je fais la ronde toutes les nuits, et je fais brusquement rentrer dans leurs cellules les sœurs que je trouve qui prennent le frais. » Dans sa bouche un pareil aveu confond, et la difficulté est grande pour se représenter Éloys armée de la règle disciplinaire et pourchassant

Digitized by Google

devant elle un troupeau mutiné. Elle, qui ne cessait de répéter : « la nature, toujours rebelle, occupe la moitié de mon cœur, et rien ne peut affaiblir le feu qui me dévore, » opposait donc des menaces à celles de ces religieuses qui brûlaient des mêmes feux ?

Les sentiments humains, madame, que voilà !

Éloys s'est chargée de donner la description du fameux cloître d'où devaient s'échapper en brûlantes scories, couvées par le volcan monastique, ces lettres qui rendaient toujours à Abailard quelque chose de son ancienne ardeur. L'action acquiert une nouvelle intensité, lorsque l'on connaît d'où sont parties ces imprécations terribles qui venaient mourir comme les rafales de l'hiver au pied de la cellule d'un religieux.

« La noire mélancolie habite ces bois, ces cavernes et ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux ; elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort ; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante, ternit l'éclat des fleurs, obscurcit la verdure et rend terrible le bruit des ondes qui se précipitent en murmurant. On ne ressent plus partout qu'une secrète horreur. »

Ce crayon n'est qu'une bouffée de tristesse ; mais il est facile de retrouver la scène dans toute sa sévérité, si l'on étudie le mouvement des terrains dans l'Aube et le sol géologique.

Digitized by Google

Date Due

En redescendant au fond de cette vallée de l'Ardusson, où s'élevait la Thébaïde du XII^e^ siècle, on avait au nord-ouest de Troyes une vaste plaine crayeuse et ondulée, traversée par des vallons creusés en pentes douces; des grottes, qu'emplissait alors le bruit des eaux, se voilaient sous un rideau de sauvages broussailles. Sur ce plan septentrional, on devait retrouver alors dans toute son exactitude le paysage qu'Éloys décrivait ainsi : « Ces pins plantés sur la pente des rochers, et dont un vent sourd agite les feuillages sombres. »

C'est dans cette austere région que se dressaient les forêts antiques, hautaines et farouches, les solitudes où quelque autel druidique se montrait peut-être encore debout.

Au sud-est de l'Aube, où se découpent encore aujourd'hui des plateaux calcaires et d'argiles jurassiques, naissaient les sources nombreuses. « On rencontrait aussi ces lacs, dit la nonne du Paraclet, dont le souffle de la bise ride la surface. » Avec ces roches grises tachetées de noir, ou marbrées de feu, ces chênes altiers, gigantesques, on avait là une nature presque sculptée.

Ces fameux bois qui environnaient le couvent, dont les sombres ramures obscurcissaient l'édifice, étaient coupés avant 1767. Le terrain marécageux fut desséché plus tard, au moyen de plusieurs canaux creusés, sous la vingt-huitième

Digitized by Google

abbesse, et de travaux exécutés par les ordres de Mme de Roucy.

La scène change en descendant vers les vallées de l'Aube, de la Seine et de l'Armance. Le ciel faisait sa palette. Le paysage prenait des teintes plus adoucies, et de coquettes et sinueuses prairies découpaient leur traîne d'un vert fluide aux déclivités des horizons.

L'oratoire primitif, d'après le fragment qui en est resté gravé dans l'œuvre de Seroux d'Agincourt, appartenait encore au style de transition.

Les galeries latérales de l'église devaient conserver un peu la longueur de la basilique latine, et, des lourds piliers, s'élançaient des arcs déjà plus allongés que dans les constructions précédentes, et dont les courbes mariaient leurs cintres majestueux à la gravité austère des colonnes. Il est probable que plusieurs chapelles, ainsi que dans l'origine des constructions romanes, étaient percées autour du sanctuaire. La chapelle de la Trinité, élevée sur l'emplacement de l'oratoire, présentait le fameux bloc de pierre dans lequel Abailard avait fait sculpter grossièrement les trois personnes du symbole divin.

Une sorte de nudité glaciale devait jaillir de ce plein cintre générateur. Ces larges chapiteaux laissaient ruisseler l'ombre mystérieuse. Le jour ne pénétrait dans l'intérieur que par l'*oculus*, ouverture ronde percée dans la façade, et quelques étroites fenêtres.

Digitized by Google

Date Due

Le témoignage d'Éloys est formel là-dessus : « Ces dômes couronnés de pyramides, écrit-elle en parlant du Paraclet, dont les voûtes seraient environnées d'une nuit éternelle sans les vitres obscures qui laissent passer quelques faibles rayons de lumière. »

L'on est loin du vitrail d'où jaillit la clarté, en effusion de chrysolithe ou de sardoine, et dont les tons de jaspe sanguins échauffaient déjà la robe de pierre des cathédrales. La peinture n'a pas embelli cette nudité massive. « Ici, raconte fièrement Éloys, aucun orphelin en pleurs ne voit les richesses de son père orner les autels ni enrichir le pavé de ce temple. On n'y remarque point de tableaux magnifiques, ni de statues d'un métal précieux données par des pécheurs mourants. »

Sous l'édifice se creusait une crypte à voûte surbaissée, dont il reste encore aujourd'hui quelques vestiges à Saint-Aubin. Enfin, le cloître déroulait ses avenues de colonnes avec le même système d'arcs en voûtes qui n'avait pas laissé, quoique l'ait supposé M. Lenoir, l'ogive envahissante s'asseoir victorieuse sur ses chapiteaux.

Tel devait être l'ensemble de ce monastère, avec son haut clocher assis sur une base octogonale et la façade construite en pignon.

« .... Là, écrivait celle qu'Abailard y conduisit à vingt-huit ans, je dois rester pour jamais. Monument triste et fatal de l'obéissance d'une

Digitized by Google

amante! La mort, la seule mort peut rompre la chaîne qui m'y attache! J'y laisserai toutes mes faiblesses, et j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées et j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes. »

C'était donc en cette vallée que, revêtue de la sombre livrée des bénédictines, une femme remplissait tout de sa présence. Habillée d'une tunique noire, elle devait porter sous ce premier vêtement une chemise de sergette blanche. Le front était couvert par un épais bandeau de toile de gros lin; la gorge cachée par une guimpe de pareille étoffe. Un voile noir flottait sur sa tête.

A ce premier costume fut ajouté plus tard un autre grand habit de serge noire, nommé froc ou cuculle, avec lequel chaque religieuse se rendait au sanctuaire.

Dans ce trajet qu'Éloys accomplit si souvent, des pensées l'occupaient, bien différentes de celles qui font naître les méditations des trappistes; même au pied des autels, elle ne parvenait pas à dérober la violence des mouvements spasmodiques qui l'agitaient à la pensée d'Abailard pendant le cérémonial divin.

« Ton image est toujours dans mon cœur entre le ciel et moi : si j'entends chanter un hymne, je crois reconnaître ta voix; chaque mot dans mes prières est accompagné d'une larme; tandis que des nuées d'encens s'élèvent dans

Digitized by Google

Date Due

l'air, que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux, une seule pensée qui te retrace à mon esprit me ramène à toi et détruit toute cette pompe. Prêtres, cierges, temples, tout s'évanouit pour moi : je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes. »

L'âme du Paraclet, c'est l'accent d'Éloys qu'on y entend retentir à toute heure. Qui le croirait? elle aussi a été une voyante dans sa retraite.

Comme la fille de Domremy, elle avait ses voix, elle conversait avec les âmes des morts.

« Qu'entends-je? Est-ce le souffle des vents qui murmure autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs et qui m'appelle? » La solitude créait pour la jeune abbesse les hallucinations de l'ouïe.

Il est prouvé que les hommes du jugement le plus ferme se sont crus quelquefois interpellés par des esprits, à certaines heures décisives de leur existence.

Brutus, la veille d'une bataille, vit près de lui une forme de spectre qui lui dit: « Je suis ton mauvais génie; Brutus, tu me retrouveras à Philippes. »

Mercati entendit retentir un soir sous sa fenêtre le galop d'un cheval, vit le fantôme de son ami Ficini, qui venait de mourir, et perçut distinctement ces paroles : « Michel, Michel! ce que tu soutenais comme vrai se trouve confirmé.»

Digitized by Google

« Une nuit, raconte Éloys, que je gardais les lampes qui brûlaient dans notre temple autour des sépulcres, il me sembla, au moment qu'elles étaient prêtes à s'éteindre, qu'une voix creuse sortait du fond d'un tombeau : « Viens, triste « sœur, me disait-elle, viens ; ta place est ici, « viens-y demeurer pour toujours. Je fus autre- « fois, comme toi, victime de l'amour ; je trem- « blais, je versais des larmes, et je priais comme « toi. Je n'ai trouvé de calme que dans ce long « sommeil. Ici les malheureux cessent de se plain- « dre, et les amants n'y répandent plus de pleurs. « La superstition même y perd toutes ses crain- « tes, car Dieu, plus indulgent que les hommes, « nous y pardonne nos faiblesses... »

Éloys, à l'exemple de toutes les femmes enfermées dans un endroit d'où elles ne sortaient pas, créait sans le savoir le panthéisme chrétien. Sans les femmes, le dogme catholique aurait enfanté inutilement le purgatoire et l'enfer ; si leurs imaginations matérialistes ne s'en étaient mêlées, cette poésie du monde invisible ne serait pas arrivée jusqu'à nous. Elles ont découvert la sombre planète de l'autre monde, elles en ont été en quelque sorte les géographes. Entre elles et ceux qui reposaient à six pieds sous terre, elles jetaient par la pensée un pont souterrain. Les éléments furent sous leur interprétation le langage des esprits errants à travers l'espace. Le subtil frisson du vent était regardé comme l'ap-

Digitized by Google

Date Due

pel d'une âme en détresse; les tortures de l'isolement leur aidaient à imaginer de pareilles angoisses chez les habitants du Schéol; elles devinrent ainsi les premières légendaires des sociétés nouvelles.

Le temps allait venir cependant où la voix d'Abailard devait cesser de répondre à celle d'Éloys.

On pourrait marquer les diverses phases de sa vieillesse en suivant le cours des lettres qu'il envoyait au Paraclet. Il en est plusieurs où l'on peut vraiment dire de lui : c'est le style fait moine, car la passion y meurt sur le lit de cendre du pénitent. Le feu de l'amour, sans ruisseler sous ses doigts comme sous la plume d'Éloys, avait montré cependant chez cette organisation d'assez puissants éclairs pour qu'il soit facile de reconnaître le jour où elle s'éteint. « Vieillesse est une hostellerie de langueurs; il y pleut par tous costés. »

En général, c'est dans cette hôtellerie qu'on trouve les saints. Aussi l'on voit poindre le futur canonisé de l'Église dans Abailard; l'on devine le corps qui se façonne pour le sépulcre. La pensée se couche dans le style, froide, décolorée, comme entre les quatre planches d'une bière.

L'on n'a plus qu'un froid eunuque qui a fait de son corps une sorte de viande céleste, digne d'être servie à Jéhovah.

C'est en ces dernières années que de nou-

Digitized by Google

veaux écrits l'avaient brouillé avec Rome, « cette *patria diabolorum*, » comme devaient l'appeler plus tard les flagellateurs de la papolâtrie.

Et, soit dit en passant, les querelles des docteurs ont toujours dépassé en étendue et âpreté celle des plus enragé partis. Les saints ne se sont guère ménagés les invectives, et c'est chez eux qu'on trouve les irréconciliables. Chacun à leur tour, ils se foudroient du haut de la chaire; l'anathème vole sur leurs lèvres.

L'évêque Bérenger de Poitiers ne se gênait pas pour écrire à l'évêque de Mende : « Chez les religieux, le psaume est une marmite, et l'alleluia un menu succulent. »

Ce même Bérenger se donne beau jeu en décrivant le concile de Sens où furent condamnés les écrits d'Abailard. Jamais le prurit de la colère n'a si bien gratté les ongles d'un homme d'église pour lui faire déchirer ses adversaires.

Le concile commence par un dîner : « Après le repas on apporta le livre de Pierre et l'on ordonna à l'un des assistants de le lire à haute voix. Celui-ci, plein de haine pour Pierre, et tout inondé du suc de la vigne, non pas du suc de celui qui a dit : « Je suis le vrai cep, » mais du suc de cette vigne qui étendit le patriarche nu dans son aire, se prit à lire plus bruyamment qu'on ne le lui avait demandé. Voilà que bientôt les pontifes sautent, frappent du pied, rient, plaisantent; en sorte qu'il était aisé de voir qu'ils

Digitized by Google

Date Due

rendaient hommage non pas à Christ, mais à Bacchus; et puis ils se saluent le verre en main, vantent leurs rasades, célèbrent les vins, s'en arrosent le gosier...

« La chaleur du vin monta si bien au cerveau des prélats, que la léthargie du sommeil se répandit sur leurs yeux. Pendant que le lecteur crie, l'auditeur ronfle. L'un s'appuie sur le coude pour fermer les yeux en liberté, l'autre s'étend mollement sur un coussin pour reposer ses paupières appesanties. Et, lorsque le lecteur rencontrait dans les œuvres de Pierre quelque chose d'épineux, il criait aux sourdes oreilles des pontifes : « Damnatis? — condamnez-vous? » — et quelques-uns, s'éveillant à la dernière syllabe, répondaient la tête branlante et d'une voix endormie : « Damnamus, — nous condamnons; » — et d'autres, éveillés en sursaut à la voix de ceux qui condamnaient ainsi, balbutiaient à leur tour en retranchant la dernière syllabe : « Namus, — nous nageons. » — Oui, vraiment, vous nagez; mais nager, pour vous, c'est exciter une tempête, c'est vous noyer. »

Toute la meute des chiens de Scylla est lancée dans cette diatribe juvénalesque. L'adversaire de saint Bernard se trouve vengé par son disciple de ceux qui le persécutaient parce qu'il n'avait point pour devise : « Taille ta barbe à la manière de ton voisin. »

Désirant en finir avec des dissensions qui l'in-

Digitized by Google

quiétaient pour sa sûreté, Abailard, sentant la fatigue l'atteindre, voulut se rendre à Rome pour se justifier. En passant par Cluny, il vit Pierre le Vénérable, qui le détermina à prendre l'habit de son ordre, et l'engagea à ne rien tenter près du pape. En même temps il le réconcilie avec Bernard, son plus implacable ennemi, et quelques années après, à la sollicitation de l'abbé de Cluny, le pape lui rendait toutes ses prérogatives. Les autres le laissèrent tranquille, en raison du silence qu'il garda.

Il était dans la destinée de ce Lamennais du XII^e^ siècle de ne pouvoir lancer une parole sans soulever de nouveaux orages. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer aujourd'hui certaines transactions d'évêques qui ont passé pour des soumissions, lorsqu'il y a quelques années on présentait au clergé européen la question de l'infaillibilité du pape.

Une maladie de langueur s'empara de l'ancien amant d'Éloys. Il se rendit au prieuré de Saint-Marcel, à Châlon-sur-Saône, pour y rétablir sa santé, mais la vivacité de l'air redoubla l'intensité du mal; il expira entre les bras de l'un de ses défenseurs, Pierre le Vénérable.

M. Lenoir a prétendu que le tombeau dans lequel les moines de Saint-Marcel avaient enseveli Abailard était un sarcophage en pierre — gypseuse alabastrite, — sur lequel ils avaient fait sculpter d'une manière informe une figure cou-

Digitized by Google

Date Due

chée, en habits monastiques, représentant l'amant d'Éloys.

Nous ne discuterons pas la possibilité du fait; ce que nous repoussons absolument, c'est que ce tombeau ait été en la possession de M. Lenoir, au musée des Petits-Augustins, et qu'il en ait fait le fameux sarcophage du Père-Lachaise, dont nous étudierons plus loin les origines historiques.

Ce fut l'abbé de Cluny qui, aidé de quelques compagnons, déroba furtivement son corps aux moines de Saint-Marcel, et, au mois de novembre de la même année, le conduisit au Paraclet. Éloys le fit déposer dans le petit moutier, à l'endroit où Abailard avait édifié un premier oratoire de chaume et de roseaux.

Mais quelles étranges pensées devaient la saisir en face de ces restes sacrés! Un jour, une masse grouillante se sera appelée Abailard, et, par l'effet d'une poignée d'ossements rendus à la terre et faits argile, rien n'empêche que ce qui a été Alexandre ou César n'en vienne, après diverses transformations, à former le trou bourbeux où s'abreuveront les mulets.

Combien de temps les ossements d'Abailard reposèrent-ils au Paraclet? On pourrait supposer que ce fut jusqu'en 1792. A partir de cette époque, transportés ainsi que ceux d'Eloys, qui auraient été réunis aux siens, dans l'église de Nogent-sur-Seine, on les perd réellement de vue, car ce ne furent pas les restes d'Éloys et d'Abailard

Digitized by Google

que M. Lenoir ramena comme il le supposa, où comme il lui plut de le dire, au musée des Petits-Augustins.

Depuis plus d'un demi-siècle on a cru, ou l'on a paru admettre qu'une partie de la dépouille mortelle des deux amants avait été déposée au Père-Lachaise par M. Lenoir qui l'aurait obtenue de la municipalité de Nogent. Nous sommes loin de contester le voyage de M. Lenoir dans le département de l'Aube, mais il nous est difficile d'admettre qu'il ait pu y retrouver les cendres des deux plus fameux personnages du XII^e^ siècle qui, sans doute, avaient dû être violées.

Six fois déjà l'on avait touché aux cendres d'Abailard et d'Eloys pour les placer en des endroits différents. En 1497, sous Catherine de Courcelles, on enlève leurs restes pour les inhumer dans le chœur de la nouvelle église. On place ceux du fondateur à droite, ceux de la première abbesse à gauche.

En 1621, sous le gouvernement de la supérieure Marie de Larochefoucauld.

En 1701, sous Catherine de Larochefoucauld.

En 1768, après la mort de M^me^ de Roye, la vérification des restes fut faite par la grande prieure, Geneviève du Passage.

En 1780, sous M^me^ de Roucy.

En 1792, à l'époque de la vente des biens du Paraclet, l'église de Nogent-sur-Seine recueillit ce qu'on assurait être le reste de la dépouille

Digitized by Google

Date Due

mortelle des fondateurs du monastère. Il ne s'y trouvait plus en effet que fort peu de chose, selon le témoignage formel d'un visiteur admis par Mme de Roucy dans l'intérieur du couvent, en 1787.

« Cette abbesse m'a dit, ajoutait-il, que les ossements d'Abailard sont presque totalement réduits en poussière, à l'exception du crâne qui est d'une épaisseur extraordinaire, et que ceux d'Héloïse sont beaucoup mieux conservés. »

De plus, le mausolée construit par les soins de M. Lenoir avec des soi-disant débris d'architecture du XIIe siècle, dont quelques fragments étaient encore empruntés, selon lui, au cloître du Paraclet, n'est qu'un mensonge archéologique qu'il est temps de démasquer, et dans lequel il s'est complu, on ne sait pourquoi. Sans vouloir entacher d'aucune façon la mémoire du directeur du musée des Petits-Augustins, nous croyons cependant devoir porter le premier coup de marteau dans cet absurde et intolérable monument, qui n'eut jamais rien, — M. Lenoir ne l'ignorait certainement pas, puisqu'il en est l'auteur, — du siècle d'Éloys et d'Abailard.

Un écrivain dont le nom est une des plus hautes personnifications de ce moyen âge artistique envers lequel M. Lenoir a commis un si étonnant escamotage de date, une jonglerie architecturale de la pire espèce, M. Viollet-le-Duc, a bien voulu répandre quelque lumière pour nous sur la provenance du tombeau en question.

Digitized by Google

Voici la lettre qu'il nous a écrite à l'occasion de cet édifice qui n'eut peut-être jamais de funéraire que le nom :

Paris, 29 novembre 1872.

Monsieur,

« Vous me demandez si le monument érigé aujourd'hui au cimetière du Père-Lachaise et qu'on donne comme étant le tombeau d'Héloïse et d'Abailard est authentique.

« Voici comment M. A. Lenoir a composé ce monument au musée des Petits-Augustins : l'arcature qui forme l'enveloppe est faite avec des fragments de l'arcature des collatéraux de l'église de Saint-Denis, — chapiteaux, colonnes et trèfles. — Deux bas-reliefs (l'un du sarcophage, l'autre de l'un des pignons) proviennent du tombeau de Louis, fils de saint Louis. Des mascarons et fleurons proviennent de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés (chapelle de la Vierge, XIII^e siècle). Les deux statues appartiennent à la fin du XIII^e siècle et sont de provenance inconnue. Quant aux pilastres d'angle et aux gâbles, ils sont de l'invention de M. Lenoir.

« Voici ce que A. Lenoir dit naïvement de cet édicule, dans le tome II du *Musée des Monuments français*, page 223 : « Cette chambre (c'est ainsi « qu'il désigne cette façon de baldaquin), que « *j'ai fait construire avec les débris d'une cha-* « *pelle* de l'abbaye de Saint-Denis, montre le

Digitized by Google

Date Due

« style d'architecture pratiqué dans le XII^e siècle; « les colonnes portent des ogives percées à jour. « en forme de trèfles..... La statue d'Héloïse que « l'on voit sur le tombeau est une figure de « femme sculptée de *ce temps-là*, à laquelle j'ai « fait mettre le masque d'Héloïse... »

« Ainsi, voici un monument du XII^e siècle, fait avec une arcature du XIII^e siècle, contenant des statues du XIV^e siècle, à l'une desquelles on a fait *mettre le masque d'Héloïse!*

« Où a-t-on trouvé ce masque?

« Il est certain que l'auteur naïf de ce faux en archéologie n'avait pas la conscience de son méfait; ce qui l'excuse un peu.

« Pour les deux bas-reliefs si curieux, provenant du tombeau de Louis, fils de saint Louis, Millin les décrit et les grave dans ses *Antiquités nationales*. Voici ce qu'il en dit : « On y voyait « le cercueil de Louis porté par les barons de « France et par le roi d'Angleterre. Une figure « couronnée porte sur l'épaule un des bâtons; « c'est le roi anglais. » Ainsi l'enterrement du fils de saint Louis se trouve aujourd'hui être celui d'Abailard! Voyez à ce sujet ce que dit M. le baron de Guilhermy dans sa *Monographie de Saint-Denis*.

« Ces deux bas-reliefs ont été réclamés par moi auprès de la préfecture de la Seine quand j'ai rétabli à Saint-Denis le tombeau du fils de saint Louis (Louis), tel qu'il était à Royaumont.

Digitized by Google

Naturellement, les sculptures m'ont été refusées; on m'a autorisé à les faire estamper et je les ai fait reproduire sur les deux bouts du tombeau du jeune prince, tombeau dont je ne possédais plus que les deux faces oblongues.

« Ceci prouve une chose : c'est qu'en France, s'il est facile de propager l'erreur et si chacun se rend complice d'un faux, il est très-difficile de rétablir la vérité. Beaucoup d'amants ont fait et font un pèlerinage au tombeau prétendu d'Héloïse et d'Abailard, si grossièrement contrefait.

« Les cendres de ces deux illustres personnages reposent-elles sous ces fragments ridiculement assemblés? Après ce qui vient d'être dit, il faut une foi robuste pour le croire. Quand on est si peu scrupuleux sur l'enveloppe que chacun peut contrôler, il est douteux qu'on l'ait été pour le contenu que personne ne peut vérifier.

« Agréez, monsieur, tous mes meilleurs sentiments.

« VIOLLET-LE-DUC. »

M. de Guilhermy, cité par M. Viollet-le-Duc à l'appui de ses preuves, décrit ainsi les bas-reliefs du sarcophage de Louis, transportés de l'abbaye de Royaumont à Saint-Denis, que le directeur du musée des Petits-Augustins devait employer à une si étrange restauration :

« Les statuettes debout sous les arcs figurent la marche du convoi de Louis. Deux évêques

Digitized by Google

Date Due

s'avancent les premiers avec leurs insignes; une femme vient ensuite, la tête voilée; mais, comme cette statuette a été fortement restaurée, nous n'en pouvons rien dire; cinq autres personnages, en costumes civils, paraissent être des gens de la maison du prince. Le bas-relief qui correspondait à celui-ci de l'autre côté du monument se trouve encore dans les magasins de l'église. Il était destiné à devenir devant d'autel, mais nous espérons qu'il pourra être rendu à sa destination primitive. Millin signale encore les bas-reliefs des deux petits côtés du tombeau. Sur l'un étaient représentées deux femmes en pleurs; j'ignore ce qu'il sera devenu. L'autre était d'une haute importance historique; les auteurs le citent comme un monument précieux de la suzeraineté du roi de France sur le roi d'Angleterre. On y voyait, dit Millin, le cercueil de Louis porté par les barons de France et par le roi d'Angleterre. Une figure couronnée porte sur l'épaule un des bâtons : c'est le roi anglais.

« Cette sculpture si intéressante a été employée à la décoration d'un des pignons de la chapelle funéraire d'Héloïse et d'Abailard, passé du musée des Petits-Augustins au cimetière du Père-Lachaise; l'enterrement du fils de saint Louis est maintenant celui de l'amant d'Héloïse. Vous pouvez aussi retrouver au même monument un morceau du sarcophage du prince Philippe (frère de saint Louis), et un ange qui porte

Digitized by Google

dans ses bras l'âme du jeune Louis à laquelle il présente la palme des élus.

« Les inscriptions écrites en lettres d'or sur les deux tombeaux ne reproduisent pas les anciennes qui étaient fort belles. »

Ainsi, depuis cinquante ans et plus, s'accomplit le pèlerinage des bourgeois provinciaux au tombeau du Père-Lachaise. Avant de se mettre en route maintenant, l'on fera bien de se rappeler la déception de cet Anglais, Tristam Shandy. Il avait lu qu'un mausolée avait été construit à l'une des portes de Lyon en commémoration de deux amants morts à cette même place, et, depuis ce temps, son imagination d'outre-Manche l'emportait dans cette direction. Il s'était promis de ne point terminer sa vie sans avoir vu le monument en question. Un jour il se mit en route. « Je connaissais, dit-il, le tombeau des amants, comme si j'eusse demeuré vingt ans à Lyon. Je savais qu'il fallait tourner à main droite, en sortant de la porte qui conduit au faubourg de Vaise. J'étais transporté de joie pendant tout le chemin. Quand j'aperçus la porte qui me dérobait la vue du tombeau, je sentis mon cœur embrasé.

« Tendres et fidèles esprits, m'écriai-je, longtemps, trop longtemps, j'ai tardé à verser cette larme sur votre tombeau. Je viens!... je viens!...

« Quand je fus venu, je ne trouvai pas de tombeau sur lequel je pusse verser de larmes. »

Digitized by Google

Date Due

Que ceux qui ont tardé à venir répandre des pleurs sur le mausolée d'Éloys et d'Abailard s'abstiennent du voyage. Il en est de ces précieux restes comme de beaucoup de ceux que l'Église offre à la vénération des fidèles. La jambe, le pied, la main du même saint se trouvent à la fois en sept ou huit endroits, au point qu'on serait forcé d'admettre, pour n'accuser de fourberie aucun diocèse, que le même personnage possède à la fois trois ou quatre pieds, autant de jambes, de mains et d'oreilles, pour se trouver en toutes les villes où on le réclame.

M. Lenoir se trouve placé dans la même catégorie que ces vendeurs de reliques et d'eaux miraculeuses. Il faut renvoyer sa fameuse chapelle dans le même réceptacle que les couronnes d'épines, les morceaux de vraie croix, qui se multiplient suivant les désirs de tous depuis dix-huit cents ans, les globules du sang de saint Janvier, les suaires, en toile toujours neuve, les voiles de toutes ces Véronique où l'on a la prétention d'offrir à la foi populaire l'empreinte des sueurs qui ont coulé du front des martyrs aux premiers siècles.

Ce n'est donc qu'au Paraclet que nous retrouvons réellement la dépouille mortelle d'Abailard. C'est après l'avoir reçue qu'Éloys, en écrivant à Pierre le Vénérable pour le remercier de l'assistance qu'il avait prêtée à son ancien amant, sollicitait au même instant sa protection pour

Digitized by Google

leur fils, et Pierre, lui envoyant la formule d'absolution qu'il avait donnée à son époux, ajoutait en même temps la promesse d'une prébende « en quelque noble église » pour son Astrolabe.

On pourrait presque dater la mort d'Éloys de celle du pénitent de Saint-Marcel. Elle cesse d'exister le jour où le parchemin ne reçoit plus l'empreinte des caractères qui faisaient dire à celui qui les inspirait : « Je n'ai pu lire une seule de vos pensées sans y porter mes lèvres encore brûlantes de ces mêmes désirs, de ces mêmes feux qui consumaient mon âme dans nos secrètes entrevues. » Renonçant à régner sur tout autre cœur, ainsi qu'Aphrodite pleurant celui qu'elle aime, elle aurait pu dire : « Ma ceinture a péri avec toi. »

C'est dans ses lettres qu'il faut voir et connaître Éloys, c'est là qu'elle passe, le front couronné de myrte, ainsi que les amoureuses qui assistèrent aux banquets philosophiques de la Grèce. La passion ondule dans chaque période comme le vent dans les flots. Sa parole a un sexe, dit M. Guizot. On voit qu'elle enchaîne les mots, non pas à la façon des rhéteurs, mais qu'elle trouve un secret enivrement à leur donner une solide armure, à renfermer en eux un sentiment aussi voluptueux qu'elle en éprouverait à faire ce qu'ils expriment. Comme Jeanne d'Arc, comme sainte Thérèse, Éloys écrit sous l'influence de son démon. Elle se sert de sa rhétorique comme

Digitized by Google

Date Due

Sappho se servait de sa lyre pour enchaîner par le rhythme la violence de ses emportements.

Vingt et un ans après que le corps de l'abbé de Saint-Gildas avait été placé au petit moutier, le vieux nécrologe du Paraclet inscrivait cette date : « Le 16 mai 1164 mourut Éloys, notre première abbesse, de doctrine et de religion très-resplendissante. » On rouvrit le cercueil d'Abailard pour y placer le corps de sa maîtresse, et la légende, perçant la crypte où ils étaient ensevelis, raconta que les vieux os d'Abailard avaient fait le simulacre d'un embrassement pour celle qui descendait vers lui.

Eloys ne connut jamais ce repentir que les faiseurs de documents veulent appliquer aux femmes que le péril d'une situation compromise entraîne dans le cloître. « Pourrai-je t'oublier et haïr ma faiblesse ? s'écriait-elle pendant cette longue séquestration ; la cause en est toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit ? »

« Hé ! Combien d'honnestes dames qui ayant esté surprises sur ce fait, tancées, battues, persuadées et remonstrées tant par force que par douceur de n'y tourner jamais plus, elles promettent, jurent et protestent de se faire chastes, que puis après pratiquent ce proverbe, *Passato il pericolo, Gabato il santo :* Le péril passé, l'on se moque du saint, et retournent plus que jamais

Digitized by Google

en l'amoureuse guerre. Voire qu'il s'en est veu plusieurs d'elles, se sentant dans l'âme quelque ver rongeant, qui d'elles-mesmes faisoient des vœux bien saints et fort solennels, mais ne les gardoient guières... et, comme dit M. du Bellay,

> Mère d'amour, suivant mes premiers vœux
> Dessous tes lois remettre je me veux
> Dont je voudrois n'estre jamais sortie ;
> Et me repens de m'estre repentie. »

Ainsi que presque toutes les communautés du moyen âge, le Paraclet fut très-probablement une sorte d'hétaïrie religieuse, comme autrefois les premiers colléges de courtisanes, où l'on élevait les nonnes à l'école d'Ovide, de Tibulle et d'Horace.

Il eût été presque impossible à des religieuses lettrées comme celles qu'Éloys dirigeait de ne pas avoir emprunté à leurs études toutes païennes un plus vif sentiment de l'amour. De plus, la présence de la maîtresse d'Abailard, de cette femme à laquelle était attaché un si puissant intérêt de curiosité, ne pouvait que leur donner la secrète tentation de parcourir la même destinée. Il est des personnages qu'on n'approche point sans ressentir quelque chose de la véhemence qui a inspiré leurs transports. On n'était pas en contact avec Sappho et d'autres courtisanes sans qu'un feu caché se dégageât de leurs paroles ou de leurs actions.

Certains portraits de femmes qui ont aimé ne

Digitized by Google

Date Due

causent-ils pas une vive émotion quand on s'en approche? Qu'est-ce donc lorsque les héroïnes sont vivantes, et qu'auprès d'elles on peut apprendre encore quelque chose de nouveau?

Éloys devait avoir légué aux religieuses du Paraclet, par une conséquence toute logique, un peu de cette ardeur si profonde qu'on respire dans ses lettres; et, lorsqu'à plusieurs siècles de distance le lecteur ne saurait s'empêcher de la partager pour son compte, on a raison de croire qu'il devait en être ainsi chez celles qui l'entouraient.

Éloys aurait donc inventé l'hétaïrisme religieux s'il n'eût déjà existé avant elle.

Un ancien titre de diocèse fait mention de Notre-Dame-aux-Nonnains, dont l'abbesse était considérée comme ayant perçu, dans le principe, les droits d'un collége de vestales élevé à l'endroit où siégeait le monastère au paganisme. Or l'on sait que la virginité des vestales ne descendait point plus bas que la ceinture, mais qu'au contraire elle s'arrêtait là. Rien d'étrange à ce que les couvents aient continué d'entretenir les traditions.

En général, les congrégations de femmes étaient placées près d'un monastère d'hommes et servaient d'hôtelleries aux prélats. Le personnel d'un cardinal du XVI^e^ siècle ne se composait pas de moins de cent personnes, qu'il traînait à sa suite en voyage. Celui d'un évêque était de cinquante ou soixante à peu près, et chaque mai-

Digitized by Google

son religieuse soumise à leur juridiction était pour eux un véritable parc aux cerfs. Rien n'était plus ordinaire.

Les abbesses devenues vieilles étaient assez durement persiflées. Voici quel portrait en trace Guillaume Coquillart, poëte et official de Reims:

Dame de bonté singulière
Valentine irrégulière
Religieuse de Frevaulx
Abbesse de haulte culière
Prieure de longue barrière
Du diocèse de Bourdeaulx
Aulmousnière du vieux Naveaulx
Gardianne de vieux drappeaulx
Son dos esgu comme une hotte
Chevaulchant à quatre chevaulx
Sans estrivières ne houseaulx
Et ridée comme une marmotte.

Ainsi lorsqu'on vient à chercher quelle place pouvait tenir le Paraclet au milieu de toutes ces maisons où s'aiguisait la débauche, l'on constate que les religieuses qui avaient succédé à Éloys ne se sont pas montrées très-sévères, puisqu'en 1499, sous Catherine de Courcelles, l'évêque Raguier voulut proscrire dans un couvent un divertissement qu'il jugeait dangereux, et n'en put venir à bout.

Ce divertissement consistait à s'en aller processionnellement jusqu'à la croix du maître,

Digitized by Google

Date Due

c'est-à-dire l'endroit de la plaine où Abailard avait enseigné ; là, on entonnait plusieurs chants en langue vulgaire, auxquels se joignaient des danses, ayant le don d'enflammer assez fortement les nonnains et les laïques qui prenaient part à la réunion.

En 1509, ce même Raguier réforma le couvent pour la clôture des murs et des grilles, ce qui prouverait que la claustration n'y était guère observée. Ce fait se passait sous Catherine de Courcelles qui mourut en 1519, après avoir reconstruit cloître, dortoir, refectoire et autres ; mais on avait eu le temps de profiter du relâchement des regles, qui n'avaient jamais été bien sévères.

Il reste bien prouvé déjà qu'en mémoire d'Éloys et d'Abailard, les nonnains pratiquaient la fête des fondateurs du Paraclet par des actes d'une réminiscence tout à fait significative.

Il est probable que les habitantes de ce monastère, parmi lesquelles se maintenait la tradition des hautes études, restèrent cependant un peu précieuses. On se les représente volontiers quittant leurs livres pour s'ebattre, mais conservant un dictionnaire latin à leur chevet, dès qu'elles veulent écrire sur l'amour ; ayant peut-être aussi l'art d'envelopper une déclaration passionnée dans les fils d'une rhétorique abondante :

Et jusqu'à je vous hais, tout s'y dit savamment.

Il n'est pas etonnant que celles qui entraient

Digitized by Google

dans un endroit tout imprégné des souvenirs laissés par deux personnages aussi illustres y aient trouvé naturellement une invite à l'amour.

Au XVIII^e siècle, les aventures des deux amants faisaient encore à l'abbaye le sujet de toutes les conversations des religieuses. Le voyageur, reçu en 1787 au Paraclet, retrace ainsi l'intérieur de la communauté :

« Arrivé le 30 juin à la terre de la Motte, l'abbaye du Paraclet, qui est dans le voisinage, excita ma curiosité ; j'y allai le 5 juillet avec M^me Terray et quelques autres personnes. . .

. . . . . .

M^me de Roucy qui est la vingt-neuvième abbesse, depuis Héloïse qui est la première, voulut bien se prêter avec une grâce infinie à toutes mes fantaisies. Elle me permit d'entrer dans l'intérieur du couvent, dont la clôture n'est pas rigoureuse.

« En entrant dans le parloir, ou salon de compagnie de l'abbesse, les yeux sont frappés par plusieurs portraits gravés d'Abailard et d'Héloïse; elle les a sur sa tabatière et dans toutes les pièces de son appartement, même au chevet de son lit. J'entrai dans plusieurs cellules de religieuses où les mêmes portraits dominent parmi les crucifix et les reliques. Le Paraclet est, je crois, dans le monde, l'unique couvent où les plaisirs et les malheurs de deux amants soient un sujet continuel de réflexions et de discours.

Digitized by Google

Date Due

« Le monastère du Paraclet est un chef d'ordre soumis à la règle de Saint-Benoît, qui ne prescrit aucune austerité et qui fut d'ailleurs adoucie par les modifications qu'y apporta Abailard.

« Lorsqu'une fille se présente pour être reçue au Paraclet, elle commence selon l'usage par un noviciat... Afin de lui donner une idée infiniment juste du monde qu'elle veut quitter, on lui en fait autant qu'on le peut dans ce lieu éprouver tous les agréments. D'abord on la laisse promener tant qu'il lui plaît dans une garenne voisine du couvent. L'abbesse la mène dîner chez le curé d'Avant, village à une lieue du Paraclet, et qui leur fait faire la meilleure chère qu'il peut. C'est de ce curé lui-même que je tiens ces détails qu'il me raconta en riant. »

Après la mort d'Éloys, la polygamie sacrée qui habite en tous les couvents réapparaît aussi au Paraclet.

Au XIVe siècle, sous le règne de la douzième abbesse, Hélisandre des Barres, Henry de Poitiers, évêque batailleur, réussit à séduire Jeanne de Chevry, religieuse, et en a trois filles et un garçon, Henry bâtard de Poitiers. Ses enfants sont légitimés sous l'approbation du sceau royal, en 1370.

En 1628, monseigneur René de Breslay, profitant de l'enlèvement d'une grille à réparer, s'introduit dans le couvent à huit heures du matin, et trouve moyen de n'en ressortir qu'à

Digitized by Google

dix heures du soir, après avoir entretenu chaque religieuse seule à seule dans sa cellule, sous le prétexte de s'informer par lui-même des bruits calomnieux répandus sur leur compte.

Jeanne de Chevry et son aventure nous rappellent une autre religieuse, de Montmartre, Marie de Beauvilliers, qui avait eu un tendre commerce avec le Béarnais, pendant le blocus de Paris, en 1590. Longtemps elle voyagea avec Henri, de ville en ville, sans quitter pour cela le costume monastique. Lorsque son caprice fut passé, le roi de Navarre la reconduisit à son couvent dont il la fit nommer abbesse. Cela ne l'empêcha point de continuer à la voir, ainsi que le raconte le journal de l'*Estoile*. « Le roi, dit-on, se trouva si bien avec l'abbesse, qu'autant de fois qu'il parlait de ce couvent, il l'appeloit son monastere et disoit qu'il y avoit esté religieux.»

En quittant ce couvent du Paraclet où doivent reposer, jusqu'en 1792, les cendres d'Éloys, l'on est étonné d'entendre les prédicateurs tonner avec une violence sans égale sur tous les autres monastères en rupture de grilles. La polygamie, fille de l'Eglise, revenait s'abriter sous le toit monacal qui lui avait servi de berceau.

Était-elle entièrement motivée, cette colère des séraphiques docteurs?

Dès l'origine des sociétés, la polygamie apparaît. Le peuple juif, qui porta si longtemps les destinées du monde et qui fut appelé l'élu de

Digitized by Google

Date Due

Jéhovah, eut des sérails. Être grand dans Israël, impliquait la vaillance, l'honneur, et un harem de onze cents femmes. Schelomo, le plus sage des hommes, dépassa en capacité d'affection la plus effrénée des moniales du XI^e^ siècle, et l'Église exalta cependant assez haut sa sagesse. Schelomo n'en consacrait pas moins des victimes sur l'autel, et officiait avec les prêtres, comme ont pu le faire les moines et les abbés des VI^e^, VIII^e^ et XII^e^ siècles.

Comment admettre que ce qui était sage alors dans l'Église de Judée fût un crime dans celle du moyen âge, et n'est-ce pas cette versatilité du jugement humain qui appelle crime au delà des Pyrénées ce qu'il nomme justice en deçà?

Hier l'amour est consacré au nom de Jéhovah dans les assemblées de saints, chez ses ministres les plus vénérés; demain ces choses sont proscrites au nom de Jéhovah. Hier un prophète sacré s'entretient amoureusement, sur les terrasses de Sion, avec une jeune Sulamite; demain le représentant de ce même dogme, surpris dans une cellule de religieuse, est retranché de sa corporation, et condamné à pleurer son fatal amour, avec moins de volupté que David, à qui le prophète laissait du moins sa lyre pour chanter ses regrets.

Toutes ces contradictions rappellent la prière que faisait un homme qui ne savait plus comment se tirer de sa croyance : « Seigneur, je

Digitized by Google

n'entends rien dans les disputes que l'on fait sans cesse à votre sujet... Lorsque je veux faire ma prière, je ne sais en quelle langue je dois vous parler. Je ne sais pas non plus en quelle posture je dois me mettre. L'un dit que je dois vous prier debout; l'autre veut que je sois assis; celui-là exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout; il y en a qui prétendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide, d'autres soutiennent que vous me regarderez avec horreur si je ne me fais couper un petit morceau de chair. Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un caravansérail : trois hommes qui étaient auprès de là me firent trembler; ils me soutinrent tous trois que je vous avais grièvement offensé, l'un parce que cet animal était immonde, l'autre parce qu'il était etouffé, l'autre enfin parce qu'il n'était pas poisson. Un brahmane qui passait par là et que je pris pour juge me dit : « Ils ont tort, car appa-« remment vous n'avez pas tué vous-même cet « animal. — Si fait, lui dis-je. — Ah! vous avez « commis une action abominable, et que Dieu ne « vous pardonnera jamais, me dit-il d'une voix « sévère. — Que savez-vous si l'âme de votre « père n'était pas passée dans cette bête? » Toutes ces choses, Seigneur, me jettent dans un embarras inconcevable, je ne puis remuer la tête que je ne sois menacé de vous offenser. »

Cet embarras d'un croyant pourrait s'appliquer

Digitized by Google

Date Due

à toutes les époques de l'histoire sacerdotale. Ainsi, au moyen âge l'Église proscrit la femme par une porte, mais elle la fait rentrer par l'autre. Éloys n'avait pas craint d'écrire à Abailard, le premier logicien de son temps : « Tu m'enseignas aisément qu'aimer n'est pas un crime. »

Ces deux physionomies, Abailard, Éloys, se sculptent dans l'histoire du XII^e^ siècle avec des proportions colossales. La science, la théologie, l'histoire, l'amour ont extrait chacun un bloc de marbre pour l'édification de leurs statues. Tous les mondes y ont apporté leur pierre, depuis le concile orgueilleux jusqu'à l'oratoire de roseaux. Cette destinée, partie d'une rue étroite de la vieille Lutèce, dont l'essor rencontre sur son chemin la beauté d'une femme, les débats passionnés de la scolastique, les représailles, la colère de Rome, les tristesses des cloîtres, une correspondance épistolaire où la passion est chauffée à blanc; cette destinée abaisse enfin son vol fatigué et vient s'abattre dans une étroite vallée de l'Ardusson.

L'Église aussi possède ses Impéria et ses Violente, hétaïres en froc, gibiers d'hérésie, qui se cabrent sous le frein comme des cavales enchaînées. La gloire, pour ces ardentes Éloys, n'aura pas consisté à célébrer sans tourments les fêtes de l'amour; mais en vain l'adversité les écrase, elles bravent les nœuds coulants de la

Digitized by Google

pénitence, et, dans le cloître où elles sont prisonnières, elles se font un drap de lit avec le voile de lin de l'autel. Chose étrange, pendant qu'évêques et cardinaux s'en donnent à cœur joie, certains moines, comme Abailard, sont prisonniers dans les garennes du catholicisme où l'on pourchassait l'homme pour le scalper tout vivant sur la table inquisitoriale des conciles, ainsi qu'un lièvre évangelique. Aimer, pour eux, c'etait souvent jouer sa tête. L'accent qui émeut est donc celui qui vous crie à travers l'histoire : « J'ai eu mon cœur humain, moi. »

Digitized by Google

Date Due

TABLE

Pages

INTRODUCTION. 1

PORTRAIT D'ÉLOYS ET D'ABAILARD. — COMMENT ABAILARD SE FIT AIMER. 1

LA RUE DU CHANTRE. — L'AMOUR SANS LE MARIAGE. 15

LA VENGEANCE D'UN HOMME D'ÉGLISE. — LE MONASTÈRE D'ARGENTEUIL. 26

ÉLOYS AU PARACLET. 53

ABAILARD ET L'ABBÉ DE RANCÉ. 84

LA VALLÉE DE L'ARDUSSON. — LES IMPÉNITENTS DE L'AMOUR. 98

Digitized by Google

1772

Digitized by Google

Date Due

Digitized by Google

Date Due

MAIN LIBRARY NOV 1974

MAY 1987

Demco-293

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 00140 3955
BX4705A2Q5 001
HISTOIRE D'HELOISE ET D'ABAILARD

OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
8 07 24 01 8 18 027